

PRIX
\$200

Le coin du feu.

Revue
FEMININE
MONTREAL

MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



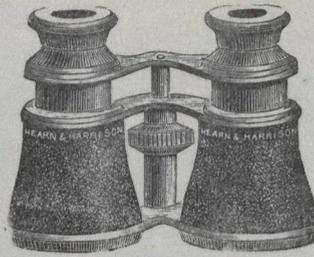
Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.



Thermomètres,
Baromètres,
Instruments
de dessin
Photographie

CHEZ

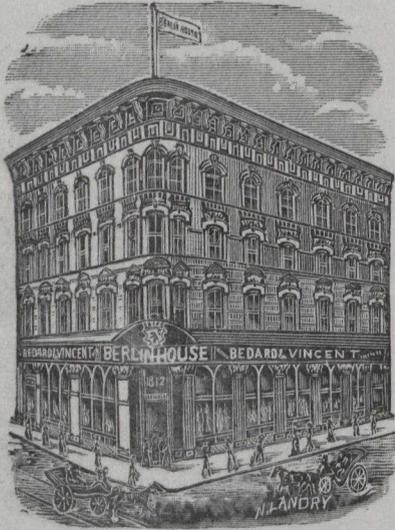
HEARN & HARRISON,
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,
Microscopes,
Lanternes
Magiques,
Graphoscopes,
Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST



BERLIN HOUSE

Le plus grand établissement de Manteaux du Canada.

"Spécialités"

MANTEAUX, COSTUMES, SOIES

ET

ETOFFES A ROBES.

BEDARD & VINCENT,

1810 & 1812 Rue Notre Dame.

Modistes "Couturières" de première classe attachées à l'établissement.

LE

Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison CUSENIER de Paris
Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

—LES CÉLÈBRES—

SARDINES TEYSSOMUAN

—MAINTENANT EN MAIN—

ET TOUTES LES CONSERVES DU MEME NOM.

1. *Marrons au jus à la Vanille.*
2. *Sirof de Fruits Français.*
3. *Ananas, Groseilles, Framboises, Grenadine, &c.*
4. *Légumes de toutes descriptions.*

UNE TASSE DU MEILLEUR THÉ ANGLAIS

Nous venons de recevoir quelques caisses d'un Thé excellent.
La renommée de notre nouveau magasin :—

*Thé de Caravane à \$1.00 le paquet d'une livre,
et 90c. par paquet de 10 lbs.*

D'autres Thés à 35c. ; c'est le Thé préféré par les masses.
Le public est cordialement invité à venir visiter notre nouveau magasin,
porte voisine de chez Nordheimer.

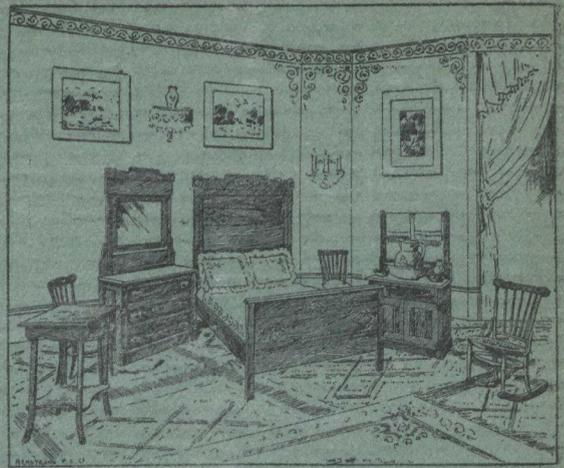
FRASER & VIGER,

Nos. 209 and 211 rue St. Jacques.

LE COIN DU FEU

Comme tous les articles d'*Hygiène*, de *Savoir-Vivre*, et les *Travers Sociaux*
sont commencés dans la série de l'année 1893, nous croyons faire plaisir à nos
nouvelles abonnées en leur offrant toute la collection de 1893 à \$1.50.

Veuillez vous adresser au bureau, 63 rue St. Gabriel.



BELL TELEPHONE 6710.

Quelque Chose d'Extraordinaire

1 Ameublement Chambre à Coucher, dessus en marbre, 7 morceaux.
 Ameublement complet de Salle à diner, 8 morceaux.
 Set de Salon en Noyer Noir solide, 6 morceaux.
 Ameublement de Cuisine en Bois Franc, 4 morceaux.

LE TOUT POUR \$65.

CHEZ

N. G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

Porte voisine de . . . 1575 rue Ste-Catherine, MONTREAL.
 MM. Dupuis Frères.

GRANDE SPÉCIALITÉ DE BOURRURE.



LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE }

JUIN 1894

ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE	<i>Mme Dandurand.</i>	LITTÉRATURE,	<i>Météore.</i>
TRAVERS SOCIAUX (XV. La manière d'être heureux),	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	LA MODE,	<i>Jeanne</i>
	***	POUR LES ENFANTS,	<i>Georges.</i>
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON,	<i>Jacqueline.</i>	LA CUISINE,	<i>Tourne-Broche.</i>
LES RÉFORMES MUNICIPALES,	***	ICI ET LÀ,	***
SAVOIR-VIVRE,	***	CONFÉRENCE SUR BOSSUET,	<i>F. Brunetière.</i>
LE COTILLON,	***	LETTRES D'UNE MARRAINE,	<i>Em. Raymond.</i>
HYGIÈNE,	***		

Chronique

Y a-t-il des économistes en ce pays? Où sont les esprits préoccupés de remédier à certains défauts qui caractérisent nos mœurs et notre vie nationales?

J'aurais à proposer à ceux-là un problème d'un intérêt palpitant.

La pauvreté et la misère sont des anomalies en ce pays. On a peine à comprendre que sur nos terres fertiles concédées par le gouvernement ou achetées à des prix dérisoires l'agriculture ne suffise pas dans tous les cas à nourrir son monde. En outre on entend de toutes parts les plaintes de la bourgeoisie sur la rareté des domestiques et la difficulté de se faire servir en dépit de l'élévation des gages.

Personnellement, je puis témoigner que dans la petite ville où j'ai été élevée, les quelques besoins qu'on se voyait forcé de secourir l'hiver étaient les familles de deux ou trois fainéants qui avaient ivrogné ou refusé de travailler durant la belle saison. L'hospice recueillait les infirmes et les vieillards.

Et cependant la pauvreté, la mendicité, la misère règnent parmi nous, pas au même degré assurément, mais elles y règnent tout comme dans les autres pays moins favorisés, soit par la nature, soit sous le rapport des conditions économiques.

Que l'on attribue ce malheur uniquement à l'incurie des gouvernements, c'est l'affaire des "loyales oppositions" de le soutenir à tour de rôle.

Tout en laissant aux ministres la part de responsabilité qui leur revient dans le dénuement et les souffrances d'une grande partie de notre peuple, j'oserais affirmer qu'elles ont une cause antérieure à la taxe comme aux dilapidations du trésor public. Cette cause plus sérieuse et plus radicale c'est l'ignorance, — ou mieux, c'est le mépris de l'épargne.

L'épargne dans les pays d'Europe est pour ainsi dire la base de la vie économique et sociale. Quelle que soit la modicité des revenus d'une famille, chaque année on en distrait quelque chose pour la dot des filles ou pour assurer le pain de ses vieux jours, dut-on, afin d'y parvenir, s'imposer les plus dures privations.

Ce système de prévoyance est totalement inconnu chez nous.

Je ne m'en préoccupe pas pour les riches, les familles cossues, les célibataires prodigues et les femmes du grand monde, que notre collaboratrice, Marie Vieuxtemps, se propose d'ailleurs de prendre à partie dans un article sur le luxe.

C'est surtout chez le peuple que le défaut en question prend les proportions d'un malheur

national. Parmi la classe ouvrière ses résultats immédiats sont la misère et la dépravation.

Voilà pourquoi nous aspirons ardemment à une révolution dans les mœurs populaires.

Voilà pourquoi nous venons aujourd'hui faire un appel pressant à tous les patriotes pour organiser ce mouvement de réaction.

Je supplie nos hommes d'état et ceux de nos concitoyens qui ont étudié l'économie politique d'y réfléchir. Que les hommes de finance se joignent à eux pour inventer un système de coopération, une société fonctionnant d'après le principe des compagnies d'assurance, ou quoique ce soit enfin, qui, en alléchant les travailleurs par la certitude et la grosseur relative des bénéfices, les inviteraient, les presseraient, les obligeraient presque à thésauriser.

Vous me direz qu'une foule d'organisations de ce genre existent déjà. Il y a les sociétés de Forestiers, dont les ramifications s'étendent dans toutes les villes et un grand nombre de campagnes; je connais également les sociétés de Saint Joseph, des Artisans, etc., qui ne diffèrent pas beaucoup des compagnies d'assurance ordinaires.

Je soutiens cependant qu'à côté de ces institutions, il y a place pour une œuvre différente embrassant les intérêts d'une classe négligée: celles des jeunes ouvriers des deux sexes.

Voyez ce qui se passe à la ville comme à la campagne. Les demoiselles de magasins, les employées de fabriques, les couturières et les servantes dépensent le superflu de leur gain, sinon le salaire tout entier, pour leur toilette. Il n'est pas rare que les plumes d'un chapeau coûtent le prix d'un mois de travail.

J'en connais qui tirent l'aiguille tout l'été de six heures du matin à huit heures du soir, accumulant patiemment l'argent que rapporte leur travail acharné, pour s'acheter à l'automne un manteau de vraie fourrure.

Je vous laisse à penser quelle santé délabrée, quels dessous pitoyablement négligés cette luxueuse toison recouvre en pareil cas.

Les jeunes gens des classes correspondantes suivent le même système, avec ce privilège aggravant qu'ils ont de s'endetter.

Et quand ces inconséquents se marient — ce dont ils ne se privent pas — c'est par une misère malheureusement partagée avec de petits innocents qu'ils expient leur absurde et stérile orgueil. Pour une mère qui voit ses enfants manquer de vêtements et souffrir du froid, à quoi sert le souvenir d'avoir eu autrefois un beau manteau ou un chapeau de quinze piastres? Sur toute cette population qui n'a pour fortune et comme garantie d'avenir que ses bras et sa santé on compterait sur les doigts de la main les prévoyants ayant mis quelques piastres à la banque.

La presque absolue totalité assume les obligations de la famille sans un sou d'avance.

Ne voit-on pas qu'il y a là un mal sérieux à guérir?

Je voudrais être millionnaire pour offrir une fabuleuse récompense à qui trouverait l'ingénieux système dont je vous parlais tout à l'heure.

Mais pour le cas où j'aurais eu le bonheur d'intéresser à cette cause d'une importance capitale quelque penseur ou quelque philanthrope, il y a une chose que je prends sur moi de promettre gratuitement: c'est le concours des femmes et c'est l'aide du clergé.

Au sermon sur la vanité qu'il se voit dans l'obligation de répéter si souvent, le curé de chaque paroisse serait heureux d'ajouter une conclusion pratique en recommandant aux victimes du luxe de participer aux bénéfices de la société idéale — encore à créer.

Et s'il fallait dans les différents centres rassembler les ouvrières, leur prêcher la *nouvelle doctrine*, leur distribuer des livrets de Caisse d'Epargne, organiser enfin la bienfaisante évolution, on peut compter sur les femmes instruites, sur les mères charitables qu'on trouve à la tête de chaque village pour en prendre le soin.

J'ai signalé un fléau national qui, on en conviendra, n'est pas chimérique. Plaise à Dieu qu'il se trouve un patriote ou un apôtre qui possède le secret d'y remédier.

M^{me} Dandurand.

Travers Sociaux.

XV.

LA MANIÈRE D'ÊTRE HEUREUX.

Vous ne seriez peut-être pas fâchées que je vous en enseignasse le secret ? C'est que je voudrais bien le posséder moi-même pour vous le livrer ; seulement—la chose ne vous surprendra qu'à demi—je n'ai pas encore réussi à trouver la pierre philosophale. C'est un malheur qu'on a la consolation de partager avec bien d'autres chercheurs.

Mais me croirez-vous si je vous dis, comme les enfants : " Je brûle !" Je sens que je ne suis pas trop loin de la merveilleuse trouvaille puisque j'ai découvert l'art de n'être pas trop malheureux. N'est-ce pas que c'est un acheminement ?

Il y a pourtant des gens bien entêtés qui ne voudront pas essayer de mon système. Qu'importe ; je vais toujours vous soumettre ma petite idée ; il en arrivera ce qui pourra.

Je suis d'opinion que, de nos jours, on entend la vie tout de travers. Comparez notre existence fiévreuse et vide, raffinée et misérable avec celle de nos pères toute de calme et de simplicité. Où est le bonheur ?

Avec les mêmes ressources qu'aujourd'hui on était autrefois plus riche ; avec un plus grand nombre d'enfants on jouissait d'une douce tranquillité. Chacun en général semblait satisfait de son sort, et la lutte pour la vie n'avait pas ce caractère d'âpreté qu'elle a aujourd'hui.

C'est que dans toutes les classes de la société on vivait plus simplement, sans s'évertuer à sortir de sa sphère pour égaler de plus privilégiés que soi.

Cette ambition morbide, cette crainte de se voir dépasser font de l'existence une torture et détruisent toute paix domestique.

Non, voyez-vous ; il faudrait revenir à cette simplicité de mœurs de nos pères. C'est là le remède que j'ai à vous proposer.

Il faudrait avoir le courage d'extirper de ses habitudes tous les soins superflus dont on se plaît de plus en plus à les encombrer. Que se passe-t-il depuis vingt ans ?

A mesure que la difficulté du service s'aggrave, que la pénurie des bons domestiques augmente, les détails de la tenue de maison se compliquent. De notre temps où la classe qui sert devient de

moins en moins dévouée et laborieuse, on exige d'elle des aptitudes générales, un service plus délicat et plus difficile.

Quelle est la petite bourgeoise qui n'ambitionne pas d'avoir son salon rempli de bibelots, des tentures dans toutes les portes de sa maison, et les murs de sa chambre recouverts de mille objets dont l'époussetage, les jours où l'on nettoie, est un exercice requérant habileté, patience et longueur de temps.

Quand on a le moyen : garder plusieurs domestiques qui se divisent la besogne, c'est très bien ; mais si l'on ne paye qu'une servante, il faut simplifier davantage.

Simplifier, vous dis-je, tout est là. Vous le pouvez sans compromettre en quoi que se soit votre confort ni le décorum de votre maison.

Je suis de celles qui tiennent absolument à cette étiquette de la famille qui est d'une influence si salutaire sur les manières des enfants et leur conduite. C'est pourquoi je lui sacrifierais les mille particularités inutiles dont on embarrasse le plus souvent l'unique servante qu'on peut garder afin d'assurer un service plus parfait et plus régulier : le ménage qui s'accomplit en une heure dans une maison simplement garnie dure quelquefois la matinée entière dans d'autres où les soins indispensables de propreté s'accompagnent de minuties sans nombre.

Je sais qu'en pareil cas la maîtresse de maison prend souvent à sa charge ou confie à ses filles la partie délicate du ménage, mais quelle source d'ennuis et de scènes domestiques que ce labeur interminable !

Il prend le temps des occupations profitables à l'intelligence des jeunes filles et à celle de la mère. Il double les tracasseries et les responsabilités déjà si grandes de celle-ci.

Aussi quand le chef de la famille rentre chez lui pour trouver au foyer l'ordre et la gaieté, constate-t-il trop souvent que le premier n'y règne qu'aux dépens de la seconde. Des figures allongées, des mines fatiguées frappent d'abord ses yeux, puis ses oreilles reçoivent des récriminations au sujet du fardeau écrasant d'une maîtresse de maison, sur la

lenteur, l'inhabileté des serviteurs et le peu d'application de ses propres filles à l'art d'épousseter.

Et si de son côté il risque de timides observations touchant la négligence de ces demoiselles à cultiver d'autres arts dont l'enseignement lui couta beaucoup d'argent, on a bientôt fait de lui rire au nez.

En vérité, il est bien question de cela. Quand on a fini de vaquer à l'inspection des marmites, au nettoyage des carreaux et à mille autres emplois aussi peu poétiques et sans cesse renaissants de la vie domestique, auxquels viennent encore se joindre les devoirs sociaux, on voudrait bien savoir s'il reste du temps pour les occupations d'un ordre plus élevé !

Le pauvre père après de pareilles tirades n'a plus qu'à rougir de ses prétentions exorbitantes, à s'apitoyer sur le sort des victimes qui l'entourent et à se désespérer de voir tous les siens malheureux en dépit de ses efforts pour assurer leur contentement et leur tranquillité.

Assurément le lot d'une mère de famille par le temps qui court est singulièrement pénible. L'assistance, le dévouement des fidèles serviteurs qui ne manquèrent jamais à nos mères lui font totalement défaut. Force lui est donc de conformer sa vie à cette triste particularité de notre époque, de la dégager des superfluités qui en font pour tous les membres de la famille un tissu de misères et une bataille énervante.

Il y aurait ainsi beaucoup à retrancher sur la toilette, le luxe de l'ameublement, la manière de recevoir.

Qu'on ait donc le courage d'habiller simplement ses enfants et d'offrir à ses amis une hospitalité compatible avec ses moyens de fortune. Quel déshonneur y a-t-il à offrir une simple tasse de café à vos invités quand vos ressources ne vous permettent pas de leur servir toute la variété des fines liqueurs ?

Ce dont il faut rougir c'est de ruiner son mari ou de ne pas payer ses dettes.

Une femme sensée et une bonne mère sait borner ses désirs. Elle n'obsède pas son mari avec ces rêves d'une imagination extravagante, qui font dire à quelques-unes, sachant que le pauvre malheureux ne pourra jamais les lui donner : "Dieux, que j'aime les diamants ! Mon plus grand bonheur

serait d'en avoir plein les doigts... Si j'avais été riche je m'en serais couverte," et le reste, et le reste...

De telles exclamations ne changent rien, et elles ont souvent pour effet d'attrister un époux dévoué.

Quand on a le bonheur d'avoir des enfants, il semble que le sacrifice des parures trop dispendieuses doive paraître facile si l'on réfléchit à tout ce que le prix de ce luxe peut procurer de joies, de véritable confort à la famille en général et de garanties de sécurité pour leur avenir en particulier.

Bien des jeunes femmes qu'a mordues cet amour du brillant, et qui y font céder leurs trop faibles maris, seraient bien vite guéries de cette onéreuse passion si elles pouvaient entendre les remarques malveillantes suscitées dans la société et parmi leurs amis par leur extravagance.

Elles trouveraient que la gloire d'éblouir son monde est trop chèrement compensée par la déconsidération et les sarcasmes du public.

Dans le logement il faudrait veiller tout d'abord au confortable et à la propreté absolue, et laisser ensuite aux gens très fortunés la profusion des ornements coûteux. Je rangerais volontiers parmi ceux-ci ces mille riens faits de velours, de porcelaine peinte, de soie brodée et de fines dentelles qui obstruent les salons d'aujourd'hui. Ces brimborions dont le nombre est légion volent aux jeunes personnes un temps qu'elles pourraient employer plus utilement, et détournent de la *caisse familiale* une infinité de petites pièces blanches si nécessaires et si précieuses *en somme*.

Je vous surprendrais peut-être en vous disant que de tous ceux qui possèdent un salon—et, dites-moi, qui est-ce qui s'en prive? — la moitié n'en devrait pas avoir.

Des familles aux revenus les plus modiques ne songeraient jamais à se loger dans une maison qui n'a pas un salon.

Plutôt que de s'en passer on s'entassera, on s'écrasera plutôt dans les autres pièces ; on mangera dans une chambre noire et on couchera trois ou quatre dans une étroite mansarde.

La plus belle pièce, la plus grande, la plus éclairée est alors décorée du nom pompeux de salon, garnie de quelques meubles prétentieux, et réservée pour de rares visiteurs qui l'habitent quelques instants.

Pourquoi ne fait-on pas du salon comme en

France, un lieu de réunion pour la famille, meublé avec plus de coquetterie, avec plus de luxe que le reste de la maison, mais dont on ne se fait pas faute de jouir.

Une large table au centre recouverte d'un tapis et soutenant une lampe à abat-jour, le piano dans un coin, une jolie bibliothèque, le chevalet de la fille aînée ; près de la fenêtre la table à ouvrage de la mère, un petit secrétaire avec tout ce qu'il faut pour écrire ; à côté de la table un grand fauteuil pour le papa, une couple de bonnes *berceuses*, des photographies chères dispersées sur les meubles, quelques plantes vertes, voilà tout ce qu'il faut pour donner à ce *buen retiro* un cachet d'intimité charmante. J'oserais dire que sans ce sanctuaire il n'y a pas de véritable vie de famille.

Il faut pour qu'on l'aime, pour qu'on y revienne, que chacun y ait sa place et "ses aises."

Qu'on sacrifie les lourdes tentures à la fantaisie des fumeurs.

Un salon ainsi aménagé vaut mille fois la grande pièce froide, sans cachet, *sans histoire*, qu'on rencontre si souvent. Les visiteurs s'y sentent, comme on dit, "chez-eux." L'endroit où se réunit, où vit la famille, garde, pour ainsi dire, l'empreinte des scènes intimes, des heures douces dont il a été le témoin. C'est au point que les vieux meubles qui restent comme des reliques des "anciens" sont pour nous comme des êtres chers, ayant conservé, afin de nous le transmettre, le souvenir de la vie commode, heureuse et simple de nos ancêtres.

Ces contemporains de la génération éteinte, dans leur sobre et solide élégance nous prêchent eux aussi l'antique "simplicité."

Marie Vieuxtemps.

Conseils de la Mère Grognon

N'accablez pas les enfants d'éloges. Je sais que certains parents usent de la louange comme d'un principe d'émulation et d'encouragement à faire le bien.

Il faut cependant bien prendre garde de ne pas abuser de ce "stimulant."

Une approbation calme et modérée à l'enfant qui a accompli une bonne action lui laisse l'impression qu'il



n'a fait que son devoir, tandis que des démonstrations exagérées feraient naître dans son esprit la pensée qu'il a exécuté quelque chose d'héroïque. Or, il apprendra vite qu'on n'est pas tenu d'être tous les jours un héros.

Traitez comme une chose naturelle et nécessaire les efforts qu'il faut faire pour être bon.

Les personnes qui ne reçoivent pas régulièrement le journal doivent commencer par se plaindre à leur bureau de poste. En s'adressant à notre bureau ils pourront obtenir les numéros qui leur manque.

Reformes Municipales

Toutes les citoyennes douées d'une nature artistique agrémentée d'un grain de bon sens — Dieu sait qu'elles ne sont pas rares — ne chargent de présenter à ceux de nos édiles que cela regarde, la requête suivante :

Qu'on rebaptise à nouveau un grand nombre de nos rues affublées de noms ridicules.

Le plus joli quartier de l'Est est affligé de patrons aussi obscurs qu'insignifiants.

Pourquoi y a-t-il des rues : Albina, Ernest, Rachel ?

Il y aurait une œuvre d'équité à remplir, qui serait d'enlever la plaque portant le nom de Léon XIII décorant une sale impasse, pour la substituer à Albina ou Ernest dans les belles rues qui ceignent le carré St. Louis.

Savoir Vivre.

INVITATIONS A DANSER.—BALS.—SOUPERS, ETC.

Un homme bien élevé ne fait pas danser trop souvent la même femme, quelles que soient ses préférences. Les fils, les neveux de la maison dansent avec les femmes les moins recherchées.

On formule en ces termes l'invitation à danser :

“ Madame ou mademoiselle, voulez-vous bien me faire l'honneur de danser avec moi le prochain quadrille ? ”

Le cavalier se tient incliné devant la dame.

Une femme qui a refusé de danser, sans pouvoir motiver ce refus par les mots traditionnels : “ Je vous remercie, mais je suis invitée (et non *engagée*) ”, cette femme ne peut plus danser avec un autre homme tout le temps que dure le quadrille ou la valse qu'elle a refusée à celui qui s'est présenté le premier. Et afin de pouvoir accepter la danse suivante, elle a dû répondre à l'invitation précédente, sans sécheresse, en souriant : “ Je vous remercie, mais je suis fatiguée et je ne danserai pas cette fois-ci. ”

Un homme du monde n'insiste pas, ne dit pas : “ Et la prochaine danse ? ” Il peut se représenter, mais un peu plus tard. Si on le ... *remercie* de nouveau, il se tient pour dit et n'invite plus.

Mais, à moins de raisons graves, une femme ne refusera pas deux fois au même homme de lui accorder un tour de valse ou un quadrille.

Elle doit bien prendre garde aussi de confondre les invitations, d'accepter, par étourderie, deux danseurs pour la même danse. Si cet incident se produisait, elle dirait gentiment : “ Pour vous

prouver, messieurs, qu'il ne s'agit que d'une confusion, d'un manque de mémoire, je me *priverai* de danser cette fois-ci. ” Alors, l'un des cavaliers se désisterait. Mais la dame ferait encore quelques façons, afin ne témoigner ni sympathie ni préférence à celui qui resterait en ligne.

Lorsque le cavalier a ramené la danseuse à sa place, il s'incline devant elle, et elle le salue également.

LE SOUPER.—LE COTILLON.—BALS BLANCS, ROSES, FLORAUX, ETC.

Le souper est devenu l'intermède quasi obligé du bal. Il a lieu vers une heure du matin. La table doit être très décorée de fleurs, très éclairée. Nous conseillons le souper assis, c'est plus gai, plus agréable. Ce repas est composé de plats assez solides, les convives ayant réellement besoin d'être réconfortés. Autant que possible, on choisit des mets de haute gastronomie ; mais, bien entendu, tout dépend des ressources de fortune. On sert un potage ; les poissons froids, les pièces de viande et les volailles froides sont admis, avec les pâtés, les entremets, (1) etc. Un jambon fait très bon effet et, en général, est très apprécié.

Le bal se termine par un cotillon. (Ce n'est pas obligatoire, toutefois.) Les maîtres du logis fournissent les attributs de toutes les figures. Ils en inventent une nouvelle, dont les accessoires,

(1) Met léger que l'on sert après le rôti et avant le dessert.

choisis de façon à former un joli souvenir de la fête, sont emportés par les femmes invitées.

La soirée dansante n'est qu'un diminutif du bal. Il y a moins de monde. Au lieu de dresser un buffet dans la salle à manger, on peut se borner à faire passer des plateaux portant des rafraîchissements. Ces rafraîchissements consistent en verres de sirop, de punch ou de vin d'Espagne, en bols de consommé, en tasses de thé, de vin chaud ou de chocolat, en glaces. On a soin d'adjoindre des sandwiches, des pains fourrés, des gâteaux, des fruits glacés, des bonbons. (Il est clair qu'on pourra donner toutes les choses énumérées ici, ou seulement choisir dans le nombre. On se souviendra cependant que la simplicité ne doit pas exclure l'abondance, ni la qualité. Une fête sera convenablement organisée, ou on n'en donnera pas ..., ce qui est toujours facile.) De petits bouquets sont piqués entre les interstices des assiettes, sur les plateaux supportant gâteaux et fruits — La soirée n'exige ni le souper, ni le cotillon.

Depuis quelque temps, on a inventé les soirées Cendrillon. Elles commencent à huit heures au plus tard et finissent à minuit sonnant, — très encouragées par les grands parents et les maris sérieux.

Les *bals blancs* sont ceux où les jeunes filles et les jeunes gens à marier dansent seuls, à l'exclusion de toutes les femmes et de tous les hommes enchaînés par les liens conjugaux. Ceux-ci forment galerie. Les jeunes filles portent des robes blanches, des garnitures de muguet, de pâquerettes, d'anémones des bois, de lilas blancs, de boules de neige, qui leur composeront toujours la plus charmante des parures. Les jeunes gens ont une fleur blanche à la boutonnière.

Il y a aussi des *bals roses*, où, par une jolie convention, toutes les femmes invitées sont habillées de rose : soie, gaze, tulle, crêpe, etc. Les hommes attachent un camélia rose à la boutonnière de leur habit. Si on recevait une invitation à un bal rose et si on ne pouvait pas faire la dépense d'une toilette de cette couleur, on refuserait simplement ... et sans regrets, si l'on était raisonnable...

A titre de renseignements .. pittoresques, nous dirons aussi qu'on donne des bals dénommés *bal des primevères*, *bal des chrysanthèmes*, *bal des*

roses. On comprend que la fleur choisie figure seule, mais dans toutes ses variétés, dans la toilette féminine et à la boutonnière masculine, voire dans la décoration de l'appartement. C'est une gracieuse idée qui n'a rien de déraisonnable après tout. A un *bal des roses*, une brune avait pris les roses de Provins, une fillette les roses des haies, celle-ci était couverte de roses-thé, celle-là de roses *France*, une autre de roses de Bengale. Ce fut un bal délicieux.

Les fêtes de nuit d'été sont, de toutes, les plus belles. Si on peut éclairer le jardin à la lumière électrique, on obtiendra un effet très poétique. Mais l'illumination, d'après les anciens moyens, donnera encore de forts beaux résultats.

Si nous avons des millionnaires parmi nos lecteurs, nous leur conseillerons de revêtir de glaces les murs de la salle de bal. La multiplication, par les glaces, des lumières et de la foule élégante donnera à la fête un aspect féerique.

LA TOILETTE AU BAL.

Les hommes portent l'habit noir ou de couleur, le pantalon noir ou la culotte courte, la cravate et le gilet blancs, ce dernier très ouvert, des escarpins, le chapeau à claque, des gants blancs ... les seuls dont le corsage des danseuses n'ait rien à redouter.

Les femmes ont les épaules et les bras nus, des gants montant au-dessus du coude. Plus de bouquet, ni de mouchoir exhibé, mais un carnet et toujours un éventail.

La sortie de bal se laisse au vestiaire. Toutefois une femme peut avoir, à sa portée, une écharpe ou une mantille de dentelle, pour en envelopper ses épaules si elle redoute un frisson. Il ne faudrait pas s'imaginer qu'on ne puisse aller au bal qu'avec les épaules nues, ni qu'il soit distingué de se découvrir excessivement la poitrine.

On peut se borner à entr'ouvrir son corsage en cœur ou en carré, et, encore, sur un fichu de tulle si l'on veut. Les manches descendront jusqu'au coude et des gants longs rejoindront ces manches. On sera ainsi en grande tenue du soir, sans s'exposer à une pleurésie, si l'on est de constitution délicate, ou, si l'on est maigre, sans être obligée d'exhiber des épaules pointues et des coudes aigus.

Dernier détail : les hommes auront les deux mains gantées, pour danser surtout. Une main nue peut être moite et faner le gant ou le corsage de la danseuse ; les paysans seuls se soucient peu de laisser des traces de leurs doigts sur la robe de la danseuse.

SOIRÉES MUSICALES.

Quand deux musiciens sont priés, dans un salon, de jouer quelque chose ou de chanter, ils doivent avoir le bon goût de choisir des morceaux différents. Ce faisant, on écarte tout soupçon de rivalité. Si la personne qui a joué ou chanté la première a fait preuve de moyens insuffisants, il est cruel de reprendre le même morceau, pour écraser ce chanteur ou cet exécutant de sa supériorité.

Si, au contraire, on lui est inférieur, ce qu'il faut toujours craindre, on va au-devant d'une humiliation certaine. Enfin, il faut penser que l'auditoire préfère la variété, et que, fût-on de même force, il ne faut pas l'ennuyer par la répétition du même morceau ou du même chant.

Lorsqu'on est prié de chanter, on se tient debout auprès de l'instrument (je suppose qu'une autre personne accompagne), le visage tourné de trois-quarts vers l'assistance ; on est censé jeter de temps en temps les yeux vers la musique installée sur le pupitre, afin de ne pas être décontenancé par tous ces regards fixés sur vous.

Un grand nombre de femmes disent admirablement la chansonnette, triomphent dans les airs comiques et se plaisent à recueillir les bravos excités par leur brio. Cependant, elles feraient bien de réserver l'exhibition de leur talent pour le cercle restreint de la famille et de la stricte intimité. Une femme perd de sa distinction, quelquefois de la considération qu'on a pour elle, à dire, chanter ou jouer des choses bouffonnes. Elle doit laisser cela à celles qui en font un métier, dont elles vivent, ce qui est une raison capitale pour tirer parti des dons naturels. Quand une femme ordinaire a chanté une chose "drôle" ou "gaie," les hommes la traitent de "bon garçon," lui parlent avec moins de retenue, la considèrent comme "un camarade."

UN DÉTAIL IMPORTANT.

Les maîtres de maison qui invitent des militaires à une soirée, à un dîner, doivent leur dire, dès l'arrivée : "Désarmez-vous donc, capitaine, commandant, etc." Un officier ne quitte son épée, dans un salon, qu'après cette sorte de permission des maîtres du logis ; il ne faut donc pas oublier de la lui donner.

LE BAL COSTUMÉ.

Le bal costumé, où l'on trouve un mélange de toutes les époques et de tous les pays, véritable macédoine où le burlesque coudoie la poésie, ce bal, pour si amusant qu'il soit, ne diffère guère du bal ordinaire. Bien plus intéressante, à mon humble avis, la redoute où chacun dérobe ses traits sous le masque, et où l'on peut, à l'aide du domino et de beaucoup d'esprit, *intriguer* tous les invités. — Cependant, il faut bien se garder de blesser ou d'attrister les gens. Le masque ne dispense ni de la politesse, ni de la bienveillance, ni de la charité. Il serait même odieux d'abuser de la liberté de la fête et de l'inviolabilité du masque pour froisser et peiner les autres. Ce serait le fait d'un cœur lâche.

Ces réserves faites, on peut se permettre de petites révélations sans importance, des taquineries innocentes et des plaisanteries décentes ; il ne reste qu'à les assaisonner du sel de l'esprit.

La tradition autorise le tutoiement au bal masqué, cependant les gens d'un certain monde se reconnaissent, en ces fêtes, à ce détail qu'ils ne se tutoient pas plus sous le masque qu'à visage découvert.

Théophile Gautier conseille aux femmes de porter le touret de nez en velours noir que les grandes dames d'autrefois mettaient à la promenade, ce qui devrait bien être réédité par les hivers rigoureux. "Le touret qui laisse voir la bouche avec son sourire de perles et les fins contours du menton et des joues, et fait ressortir, par son noir intense, la fraîcheur rosée du teint. "Il n'aime pas" le masque à barbe longue comme une barbe d'ermite, qui fait supposer la laideur plutôt que la beauté."

A côté de la redoute et du bal costumé disparate, on a imaginé, avec un très grand succès,

des fêtes de même genre, mais ayant un caractère homogène. On donne un bal Charles IX, par exemple. Les invitations sont rédigées en style et calligraphie du temps. Chacun sait qu'il doit adopter le costume de l'époque. Les salles où se donne la fête sont pourvues d'un mobilier Renaissance, éclairées à la cire, et, pour comble de couleur locale, le souper est composé d'après les recettes culinaires du seizième siècle. Enfin, vous sentez que le duc d'Anjou et Marguerite de Valois ne peuvent danser que la lente et majestueuse pavane.

Les bals Watteau, Louis XVI, avec le menuet, sont surtout en grande faveur. Il y a encore des bals paysans ; on choisit une province. Si c'est l'Auvergne, les invités doivent apprendre à danser la bourrée ; si c'est le Poitou, sous l'ancien costume national de la région, on danse un branle. Il faut un décor à l'avenant : ménétriers ou violoneux montés sur des tonneaux enguirlandés. Très jolis aussi les bals floraux. Les femmes en roses, pervenches, violettes, muguet, etc., les hommes en dahlias, amarantes, pommiers fleuris, etc. Des bals ornithologiques : les femmes en colombes, hirondelles, fauvettes ; les hommes en oiseaux de proie. L'imagination peut se donner carrière, comme on voit.

Il y a de simples matinées, costumes villageois, où l'on se borne à manger des crêpes arrosées de

thé ou de vin de Champagne, et où l'on fait quelques tours de valse. Comme intermède, une noce traverse les salons (ou l'appartement) précédée de violoneux, et distribue des bouquets ; ou c'est un baptême (le cortège d'un baptême), et, dans ce cas, on donne des dragées.

En temps de carnaval, on invite aussi à des diners masqués : plus étrange qu'amusant ; à des *diners de têtes*, où la tête seule est déguisée : plus comique que joli.

Au printemps, on donne des *pastorales* dans les parcs (ou les jardins) ; des *Robinsons*, où les maîtres de la maison sont censés des aubergistes.

Tout cela ne vaut pas la redoute. Mais les fêtes que nous avons énumérées sont quelquefois plus faciles à organiser. Il faut beaucoup de place pour qu'une redoute soit bien réussie.

Enfin, on a inventé des ventes de charité costumées, — nous n'y voyons pas grand mal, cela amuse, cela attire les acheteurs pour les pauvres. Exemple : une marchande de fleurs est habillée en bouquetière pompadour ; une marchande d'objets japonais copie la toilette de *Madame Chrysanthème* (de Pierre Loti), etc.

Les bals costumés et même masqués n'ont plus, pour limite, le temps du carnaval.

Le carême passé, ces bals font fureur aujourd'hui, dans les maisons particulières.

Le Cotillon.

Le cotillon, qui était autrefois en usage dans plusieurs provinces de France, et dans lequel les exécutants accompagnaient leurs mouvements de chansons, forme aujourd'hui une danse, tantôt composée de valse seule, tantôt consistant en un mélange de valse, de polka et de mazurka, et presque toujours compliquée de scènes mimiques, par laquelle on termine ordinairement un bal de salon. Cette danse, à laquelle peuvent prendre part un très grand nombre de personnes, a lieu sous la direction d'un cavalier, appelé *cavalier conducteur*, qui a pour fonctions d'imaginer les figures, de diriger l'orchestre et de veiller à l'exécution de ses ordres par les divers couples, tous les couples étant assis autour du salon, la dame à droite, le cavalier conducteur prend sa dame dite

maîtresse de cotillon, et fait avec elle le tour de la société. Chacun des autres groupes en fait successivement autant, et revient à sa place.

Le cavalier conducteur se lève alors de nouveau, et exécute avec sa dame telle figure qui lui convient le mieux, puis, quand il a regagné son siège, les autres groupes répètent la figure qu'il vient d'exécuter, ou telle autre qu'il a désignée, et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'on juge à propos de mettre fin à la danse.

Les figures du cotillon dépendent de la volonté et de l'esprit d'invention du *cavalier conducteur* ; on conçoit qu'elles peuvent varier à l'infini. Toutefois, il en est plusieurs que l'usage a pour ainsi dire consacrées, et que, par conséquent, on choisit en général de préférence aux autres ; telles

sont : le *berceau*, les *cercles jumeaux*, le *chapeau*, la *chasse aux mouchoirs*, les *colonnes*, la *contre-danse*, la *corbeille*, la *course*, les *dames assises*, les *fleurs*, la *mer agitée*, la *Phalange*, les *quatre-coins*, les *ronds*, le *sergent*, le *miroir*, le *masque* et la *trompeuse*.

Le cotillon est la partie la plus intéressante d'un bal ou d'une soirée, celle pour laquelle se réservent les danseurs les plus intrépides, les sauteurs les plus effrénés. C'est le moment où la foule est partie, où la gêne a disparu, où le plaisir commence et où les intrigues se donnent carrière. Car si les autres danses sont accordées au premier venu, il n'en est pas de celle-là, qui est promise dès le commencement de la soirée, souvent même depuis plusieurs jours ; il est inutile de dire que dans ce choix le cœur a autant de part que les jambes. Mais c'est surtout dans l'exécution des diverses figures que se révèlent aux yeux d'un observateur attentif les sentiments qui agitent tour à tour les femmes : tels que le dédain, l'indifférence, le dépit ou la rancune. Dans la plupart de ces figures, chaque danseuse est placée successivement au milieu du solo, tenant, soit un miroir, soit un bonnet de femme ou un masque, soit un coussin.

Tous les danseurs viennent successivement passer devant elle, et elle choisit celui qui lui convient le mieux pour faire un tour de valse avec lui et être ainsi délivrée de l'espèce de pénitence où elle était. Si c'est la figure du miroir, elle lui sourit dans la glace lorsqu'il passe derrière elle, tandis qu'aux autres, elle fait une grimace ; si c'est celle du bonnet, elle l'en coiffe, — faveur refusée à tous les autres ; si c'est celle du coussin, elle ne le retire pas quand il vient se mettre à genoux devant elle, — malice qu'elle a faite aux autres et qui souvent a été cause de leur chute. Derrière ces jeux qui ont l'air si enfantins, si frivoles, se cache toute une comédie compliquée ; de là la préférence que les femmes donnent au cotillon sur toutes les autres danses.

Pour celui qui sait voir, il y a mille observations fines et intéressantes : se présentât-il vingt cavaliers, aucun ne sera refusé de la même façon ; quant au choix, il est facile de voir s'il est déterminé par un de ses sentiments auxquels cèdent facilement les jeunes filles et les femmes inexpé-

mentées. Les femmes plus habiles, au contraire, prennent toujours celui qui leur est le plus indifférent. On conçoit sans peine de quelle importance est l'office de conducteur de cotillon. Aussi ceux qui excellent en ce genre sont-ils partout recherchés, bienvenus, choyés.

Pourquoi s'en étonner ? A toutes les époques il en a été ainsi, et dans le monde des cours il a toujours été plus profitable d'être bon danseur qu'homme de mérite.

On connaît le mot de Figaro. Il sera éternellement vrai. Le cotillon n'est pas seulement aimé des jeunes femmes, il l'est également de celles qui ont passé l'âge des plaisirs, et pour lesquelles il brille comme un été de la Saint-Martin.

On le voit, le cotillon, quoique passe-temps frivole et insignifiant, occupe une place très importante dans les mœurs modernes en Europe. Les mondaines y trouvent ces sensations qui composent la vie de la plupart d'entre elles, et pour les hommes c'est un champ d'intrigues, où les plus habiles, les plus souples et quelquefois les plus sots restent vainqueurs.

Aucune illustration n'a manqué au cotillon ; on a écrit un manuel sur les diverses règles ; des industriels ont fabriqué certains objets à lui spécialement destiné ; et enfin, un auteur dramatique a écrit une pièce intitulée le *Cotillon*, qui a été sifflée il y a quelques années au théâtre du Vaudeville.

Nous l'avons dit, un bon conducteur de cotillon est rare comme un ténor. Mais aussi qui donc est mieux en vue et en passe de succès ?

Un homme d'esprit disait plus sérieusement qu'il n'en avait l'air, que l'on remplace un ministre, mais que l'on ne trouve pas toujours qui mette sur la chaise d'un bon cotillonneur.

Trois grands cotillonneurs se sont partagé le sceptre de ce *Sturm-Galop* moderne de nos bals : M. d'Appony, neveu de l'ambassadeur d'Autriche ; le comte Hogas, conseiller d'ambassade à Paris ; et le marquis de Caux, le conducteur en titre du cotillon à la cour de

et qui a abdiqué en pleine gloire après son mariage avec Melle Adelina Patti. Comme Judas Macchabée, il est mort enveloppé dans son triomphe.

Le roi des salons de Paris à l'heure actuelle est

le prince de Sagan. Aux élégances dispendieuse de cet aristocratique dandy, sa famille a dû appliquer un modérateur.

Le prince de Sagan est pourvu d'un conseil judiciaire.

HYGIENE

LA MAIN—SA BEAUTÉ.

On prétend qu'il faut descendre d'une race oisive depuis cinq siècles pour posséder une main dont l'élégance et la forme aristocratique ne laissent rien à désirer.

Je ne sais si cette recette est infaillible ; elle n'est pas à la portée de tous, cela est certain.

Mais on peut se consoler. C'est déjà beaucoup d'avoir une main blanche et délicate, même quand elle n'est pas parfaitement modelée, et, au moins, cela est possible, tout en travaillant, s'occupant de son ménage, jardinant, à condition, bien entendu, de prendre quelques soins, de se donner quelques peines.

Ne craignez donc pas de mettre la main à la pâte, toutes les fois qu'il le faut, d'utiliser les mains que Dieu vous a données pour vous en servir et pour le service des autres. Nous vous enseignerons à les garder douces et fines, en dépit des travaux auxquels vous pourriez être forcées de vous livrer.

Les grandes dames d'autrefois attachaient tant d'importance à la beauté des mains, que l'une d'elles, la comtesse de Soissons, ne les fermait jamais, dans la crainte d'en durcir les jointures. Quel supplice ! Voudriez-vous vous condamner ainsi à ne faire œuvre de vos dix doigts ?

C'est pour la même raison qu'on chargeait les pages et, plus tard, les laquais de porter le livre d'heures et autres petits objets qu'on trouvait trop lourds pour les mains étroites et menues, en mousseline blanche. Au dix-huitième siècle, les femmes de la noblesse faisaient encore ouvrir toutes les portes devant elles par leurs gens, dans la crainte de grossir leurs mains en tournant les boutons et en poussant les vantaux. On citait alors la marquise de Créquy comme une femme étonnamment résolue, "car, disait-on, si elle n'avait pas de laquais, elle ouvrirait les portes elle-même, sans crainte des ampoules aux mains."

A notre époque, les petites mains sont plus vaillantes que cela. Il en est qui ne reculent pas devant le maniement de la terre glaise... et nous félicitons ces mondaines, qui ont horreur de l'oisiveté où se complaisaient leurs aïeules.

Si la main était affligée de poireaux, de verrues, il faudrait détruire cette vilaine végétation, comme nous l'avons indiqué au chapitre du visage.

SOINS À DONNER À LA MAIN.

Pour "faire son ménage," pour jardiner, on portera des gants — les vieux gants défraîchis, élargis par l'usage. Ils défendront les mains des effets de l'air et les préserveront aussi des souillures, ce qui permettra de les laver moins souvent. Or, les lavages trop répétés ont leurs mauvais côtés.

Mais certains travaux ne peuvent s'exécuter avec des mains couvertes de gants, et, dans ce cas, il faut bien se nettoyer les mains aussi souvent qu'il est nécessaire. Sans doute. Alors on n'emploiera pas ces savons corrosifs qui détériorent la peau, jusqu'à ne pouvoir remédier au mal. Le savon de Marseille (*Castille*), bien blanc, bien pur, un peu parfumé, est le seul à recommander. On délaiera en même temps un peu de gruau ou de son dans l'eau *tiède* qui servira à se laver les mains. Si elles étaient très tachées, on emploierait un peu de borax ou d'ammoniaque.

Les mains les plus rudes s'adoucissent, si on les soigne pendant quelques instants, chaque soir, avant de se mettre au lit. Il ne faut guère plus de cinq minutes, mettons dix, pour effacer les traces que les gros travaux peuvent avoir laissées à nos mains. Un petit arsenal est nécessaire, mais il est fort dispendieux : une brosse à ongles, une pierre ponce, une boîte de borax en poudre, un flacon d'ammoniaque, un pot contenant du sable fin et blanc, un citron.

Voit-on se former une espèce de peau dure à l'intérieur de la main, on frotera l'endroit épaissi, aussi patiemment et longuement qu'il sera nécessaire, au moyen de la pierre ponce. Cette opération a son importance pour garder à la main sa douceur, au toucher sa délicatesse.

On enlève les taches soit avec le sable, soit avec le borax ou l'ammoniaque, selon leur nature.

On nettoie parfaitement toutes les lignes de l'intérieur de la paume qui se sont remplies d'une matière noire et grasseuse par leur contact avec les balais, les torchons, etc.

Ai-je dit, qu'au préalable, on s'est bien lavé les mains? J'indiquerai plus loin les soins à donner aux ongles.

Quand les mains sont devenues parfaitement nettes, on se les frotte avec du gruau sec, et on porte des gants pour la nuit.

Si la glycérine n'avait pas de mauvais effets sur la peau, on la préférerait au gruau et on l'emploierait pure. La mixture suivante pourrait la faire accepter par tout le monde : un jaune d'œuf, six grammes de glycérine, sept grammes de borax ; mélangez bien. Enduisez vos mains de cette espèce de pommade. Couvrez-les toujours de gants.

Le gruau, plus économique, peut suffire. On recommande encore le blanc d'œuf, où l'on a fait dissoudre de l'alun, 5 centigrammes pour un blanc d'œuf.

Si les mains étaient très rudes, très abîmées, le cold-cream pourrait être employé avec un grand avantage, au commencement du traitement journalier que nous avons indiqué. Après un mois d'usage, il aurait remis les mains en assez bon état pour permettre de n'avoir plus recours qu'au gruau sec.

Pour blanchir les mains qui ne se livrent pas à de constantes occupations de ménage, il n'y a qu'à les laver matin et soir dans une claire bouillie de gruau.

Une mixture de jus de citron et de glycérine (parties égales) est encore très préconisée contre la rougeur des mains.

Et voici la recette de la pâte d'amandes : Prenez 50 grammes d'amandes amères, jetez-les dans l'eau bouillante pour les débarrasser de leur pellicule. Faites-les sécher. Pilez-les

ensuite dans un mortier — ou écrasez-les sous une bouteille épaisse.— Pilez à part 30 grammes de racine d'iris (si votre peau n'est pas irritable) et 30 grammes d'amidon. Mélangez aux amandes pilées ou écrasées. Ajoutez quatre jaunes d'œufs, incorporez bien. Humectez votre pâte avec 200 grammes d'esprit-de-vin et vingt gouttes d'essence de rose. Faites chauffer sur un feu excessivement doux, en remuant sans cesse avec une cuiller. Cette préparation se garde en pots dans un endroit sec. Elle s'y pulvérise.—On emploie cette poudre à se frotter les mains, matin et soir,

On peut aussi préparer cette pâte avec de la farine d'amandes amères, 250 grammes ; de l'huile d'amandes douces, 500 grammes ; du miel, 500 grammes ; des jaunes d'œufs, 6.

Le miel est fondu à part, puis on le pétrit avec la farine et les œufs. L'huile s'ajoute en dernier lieu, en repétrissant à nouveau.

NETTOYAGE DES MAINS DANS LA JOURNÉE.

N'ayez jamais les mains souillées, mais repoussez le savon pour vous les laver, toutes les fois qu'il n'est pas absolument nécessaire. Le jus de citron les débarrasse bien de certaines maculatures. Si de ce jus on humecte un peu de sel, on viendra à bout, grâce à cette simple composition, de toutes les taches possibles.

Si on avait une pelure fraîche d'orange ou de citron au moment où l'on veut enlever de ses mains une tache de goudron, on se servirait, avec grand avantage, de cette écorce, en l'employant du côté extérieur. On aurait soin de s'essuyer les mains immédiatement pour les sécher.

Les tomates mûres et les fraises, une feuille d'oseille, un peu de lait, sont employés avec un succès presque égal au jus de citron, pour faire disparaître les taches d'encre des mains.

Lorsqu'on est forcée de peler des pommes de terre, il faut avoir les mains bien sèches pour faire ce travail, et ne pas les laver tout de suite après l'avoir fini. En prenant cette toute petite précaution, les mains ne sont pas tachées par le suc du tubercule.

Après avoir épluché des fruits et certains légumes, un peu de jus de citron remet les mains en bon état. On les a humectées d'eau, au préalable.

Après de très rudes travaux qui exigent un nettoyage énergique, au lieu de vous servir d'une solution de potasse (en hiver surtout), employez donc la gelée de pétrole (scientifiquement vaseline). Cette substance fait disparaître toutes sortes de taches. On se frotte les mains avec une petite quantité de gelée, celle-ci pénètre bien dans les pores de la peau et s'y incorpore avec les matières grasses. On se lave ensuite les mains au savon et à l'eau chaude; ce traitement les rend très douces, en même temps que très nettes.

Voilà comment les mains, "sanctifiées par le travail", peuvent encore garder une apparence agréable, ce qui n'est pas à dédaigner, je vous assure, surtout lorsque cet avantage peut s'obtenir facilement.

MAINS MOITES.

Les mains moites, humides, sont impropres à certains travaux. De plus, beaucoup de personnes ne les serrent qu'avec répugnance. Or, il faut

bien veiller à ne pas laisser naître de telles sensations à notre égard.

Pour donner aux mains la sécheresse convenable on en frottera l'intérieur, plusieurs fois par jour, avec un linge imbibé de la préparation suivante :

Eau de Cologne..... 70 grammes.
Teinture de belladone. 15 —

Lorsque les mains ont une tendance à transpirer trop abondamment, pour peu qu'on soit exposée à une grande chaleur, ce qui arrive dans les réunions nombreuses, avant de se ganter pour aller dans le monde, on plongera ses mains dans une eau où l'on aura fait dissoudre un peu d'alun en poudre.

N.B.—Aux abonnées qui s'informent de la pomnade trikogène. L'article n'existe pas dans nos pharmacies. Il faut écrire en France pour se la procurer.

Littérature.

Nous voulons donner ici à nos lectrices l'échantillon d'un genre nouveau dans la littérature moderne. La comtesse de Martel (connue dans le monde des lettres sous le nom célèbre de Gyp) et Henri Lavedan en sont les novateurs.

Ce genre consiste à peindre en des dialogues sans commentaires, d'une simplicité et d'un naturel parfaits, les mœurs, voire même les états d'âme; et cela aussi bien, peut-être même d'une manière plus frappante, que les digressions les plus subtiles des autres psychologues.

Il faut cependant l'habitude et une certaine initiation pour démêler l'idée dominante, pour découvrir la thèse à travers l'ironie profonde, le persiflage constant ou la puérile gravité de ces conversations parisiennes.

Ces bouts de dialogues ont l'incohérence, l'instabilité et le manque de logique qu'on trouve dans la réalité; ils ont ce défaut de précision, cette ténuité du sens, ce vague des paroles naturels

aux gens du même monde causant entre eux et habitués à s'entendre à demi-mots.

Le lecteur cependant est saisi par la vérité du tableau qu'on lui met sous les yeux. De ces scènes courtes et vives il se dégage une philosophie; il en reste une impression—mieux que cela, une opinion sur les milieux et les personnages décrits.

C'est la nature même prise sur le vif, et ces portraits, ces "instantanés," avec leur éloquente simplicité, ont peut-être une valeur artistique plus grande que les analyses minutieuses de ceux qui s'acharnent à tout expliquer.

Henri Lavedan, dans le morceau qui suit, se moque des boulevardiers puérils, de ces snobs ridicules qui font des choses du Sport un des intérêts capitaux de la vie. Rien qu'à nous laisser entrevoir ces maniaques de la mode il donne l'idée exacte de l'étroitesse de leur cerveau et de l'avilissement de leur âme qui font un dieu du propriétaire d'un cheval gagnant, et très souvent —de ce cheval même.

LES MARIONNETTES.

LE CHEVAL.

Baron d'Ingré..... 45 ans.
 Pierre Berthelin..... 50 ans.
 Jacques de Saint-Chamarre..... 29 ans.

*Chez d'Ingré. Ils viennent déjeuner tous trois.
 Ils prennent le café.*

D'INGRÉ.—Eh bien ! mes bons amis, maintenant que le repas est terminé, j'aime mieux ne pas vous le cacher : c'est un repas d'adieux que je viens de vous offrir.

BERTHELIN.—Comment ça ?

SAINT-CHAMARRE.—Tu vas t'en aller ?

BERTHELIN.—Tu quittes Paris ?

D'INGRÉ.—Oui, demain.

BERTHELIN.—La veille de l'Hippique !

SAINT-CHAMARRE.—Ah ça, tu deviens fou ?

D'INGRÉ.—Non. Et même, l'Hippique, si vous voulez le savoir, c'est une des raisons qui me font déraiper.

SAINT-CHAMARRE.—En voilà une autre affaire ! Mais je croyais que tu adorais les chevaux ?

BERTHELIN.—Tu as été un fanatique, dans le temps ?

D'INGRÉ.—J'ai changé.

SAINT-CHAMARRE.—Tant pis pour toi.

D'INGRÉ.—Ou plutôt, ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont les chevaux, et tout le monde. A présent, non seulement ça ne m'amuse plus, mais ça m'énerve, ça me rend malade.

BERTHELIN.—Pourquoi ?

D'INGRÉ.—Ah ! pourquoi ? Ça serait trop long à dire. Et puis, n'abordons pas ce sujet de conversation, parce que, rien que d'en parler, je suis à l'envers.

SAINT-CHAMARRE.—Parlons-en.

BERTHELIN.—Nous voulons connaître ce que tu as contre le cheval, pourquoi tu le renies.

D'INGRÉ.—Je ne renie rien du tout.

SAINT-CHAMARRE.—Si. Puisque tu t'en vas au moment de l'Hippique.

BERTHELIN.—Et où vas-tu ?

D'INGRÉ.—Faire un tour du côté de Saint-Malo. Voir le mont Saint-Michel, que je ne connais pas.

SAINT-CHAMARRE.—Voir le mont Saint-Michel au mois d'avril ! Sacrée distraction !

BERTHELIN.—Il n'y a pas un chat.

D'INGRÉ.—Je l'espère bien ! D'abord, c'est mon principe à moi, je ne vais pas aux bains de mer quand la mer est parisienne. J'aime la mer quand c'est la mer pour de bon, et qu'il n'y a que des marins et des femmes en bonnet. Et les chevaux c'est la même chose, je les aime eux tout seuls, à la campagne, dans certaines conditions. Mais tout ce qui les entoure, leur personnel, la façon dont depuis des années on me les accommode et on me les garnit... le public qui en vit... tout ça... ah non ! Ça me dégoûte un peu !

SAINT-CHAMARRE.—Je ne te comprends pas.

BERTHELIN.—Ni moi. Nous te serions obligés de mieux t'expliquer.

D'INGRÉ.—Je me comprends, moi. C'est le principal. Personne n'a aimé, n'aime et n'aimera le cheval plus que moi.

BERTHELIN.—Il y paraît !

D'INGRÉ.—Mais je l'aime pour lui.

SAINT-CHAMARRE.—Et pour toi aussi ?

D'INGRÉ.—Bien entendu. Je l'aime honnêtement, dignement ; je le respecte et je l'apprécie, mais je le laisse tout de même à sa place de cheval. Qu'est-ce que vous voulez ? Je ne suis pas plus fier que ça d'être homme, sans doute ? Mais enfin, malgré tout, je m'estime plus qu'un animal, aussi je ne veux pas qu'on m'embête avec les bêtes. Eh bien, voilà déjà longtemps qu'on m'embête avec les chevaux.

BERTHELIN.—En quoi ?

D'INGRÉ.—Comment, en quoi ? Mais en tout. Ça a fini par prendre une place et une importance ridicules. Ça déborde.

SAINT-CHAMARRE.—C'est si beau !

D'INGRÉ.—Oui, convenu. La plus noble conquête... Ah ! il s'est rattrapé le dada, depuis Buffon ! C'est lui qui a fait la conquête de l'homme, et il le tient bien ! L'homme est son esclave. C'est l'homme qui est dressé en haute école !

BERTHELIN.—C'est drôle. Moi je me sens libre, tout ce qu'il y a de plus libre.

D'INGRÉ.—Pas moi. Si je veux me promener le matin aux Champs-Élysées ou au Bois, je ne rencontre que des palefreniers et des marchands de chevaux.

SAINT-CHAMARRE.—Va te promener ailleurs.

D'INGRÉ.—Où ça ? Place Clichy ? Si j'ouvre un journal, n'importe lequel, je tombe sur des articles de sport assommants, écrits dans une espèce de volapück anglo-français incompréhensible. En première page, on m'indique à l'avance les gagnants de la prochaine course. En dernière page, on me raconte comment les chevaux ont couru, et avec une abondance de détails et sur un ton dramatique à faire crever de rire un homme sensé.

BERTHELIN.—Crève.

D'INGRÉ.—C'est ce que fais. Ah ! ces comptes-rendus des compétences du sport ! C'est tellement beau que ça a l'air inventé. Et la gravité avec laquelle sont relatées les péripéties haletantes d'un parcours... l'air et la chanson de tout cela, les grands mots pour de si pauvres petites choses... comme si c'était là l'unique raison d'être sur la terre : "A ce moment Cataplasme, avec un courage admirable..." etc. On croirait le récit de la bataille de Rocroi ! Et les longueurs de tête !... et la foule en délire, et le jockey acclamé, le cheval réclamé, toute la balançoire ! Et les choses qui ne sont admises à présent et reconnues bon chic que si elles ont rapport aux courses ! Les cannes de courses, les lunettes de courses, les chapeaux de courses, les toilettes de courses ! Pourquoi pas une cervelle de courses pendant que nous y sommes ? Non, tout ça est du dernier grotesque, et vous avez beau me regarder tous les deux avec des yeux ronds...

SAINT-CHAMARRE.—Ami, tu nous affliges.

BERTHELIN.—Et beaucoup.

D'INGRÉ.—Oh ! je sais que je vous fais l'effet d'un monsieur très vieux jeu, très arche de Noé. Ça m'est égal. J'ai le courage de mes opinions.

SAINT-CHAMARRE.—Nous te le laissons.

BERTHELIN.—Tu es très bête, beaucoup moins intelligent que je ne croyais.

D'INGRÉ.—Tu me connais depuis dix ans, tu as mis le temps à t'en apercevoir.

BERTHELIN.—Parce que tu t'étais toujours bien tenu. Mais à présent tu te lâches, tu te montres à nu. Mon pauvre garçon, tu n'as rien compris aux courses. Les chevaux n'ont pas un poil à voir là-dedans. C'est une loterie, tout bêtement. C'est la loterie, telle qu'elle existait autrefois, mais sous une forme différente.

D'INGRÉ.—Peu importe, ce sont les chevaux qui en ont été la cause, le point de départ. Et puis, ce que tu dis là, est-ce qu'on l'avoue, est-ce qu'on le reconnaît tout haut ? Allons donc ! Non, tout cela est hypocritement voilé sous de grandes considérations. Encouragement ! Amélioration de la race chevaline ! Les gens qui ont voué leur vie à ce sacerdoce n'obéissent qu'aux devoirs les plus élevés ; c'est du grand art. Ils planent. D'ailleurs, il faudrait être bouché et aveugle pour ne pas s'en rendre compte soi-même. Pourquoi est-ce que tout le monde, le dimanche et trois fois au moins la semaine, depuis mon coiffeur jusqu'à mon propriétaire, se précipite sur les hippodromes ? C'est par intérêt pour la perfection de la race, pour que les formes soient plus pures, plus affinées. Uniquement ! Ils ne pensent qu'à ça. Et chaque soir les milliers de gens que trimballent les voitures des Cook rentrent chez eux en se disant : "Qu'est-ce que je pourrais donc bien faire pour améliorer davantage le cheval, pour obtenir une plus belle encolure, un paturon plus heureux ?"

SAINT-CHAMARRE.—Tu as beaucoup d'ironie.

D'INGRÉ.—C'est de l'arrière qui m'étouffait. Puisque c'est une loterie, une affaire d'argent, une bonne roulette en plein air, eh bien, je voudrais qu'on fût plus modéré dans la considération et l'enthousiasme pour tout ce qui touche à cet ordre de choses. Un propriétaire d'écurie de courses peut être un très galant homme, un très honnête homme, j'y souscris, mais enfin ça n'est pas un grand homme parce qu'il possède telle jument saillie en Angleterre qui lui a donné un poulain plein d'espoir ; et tout ce que je demande, c'est qu'on célèbre, à leur juste valeur seulement, ses victoires, quand il en remporte. Pour moi, un monsieur qui a gagné le Grand Prix n'est pas, le lendemain, un personnage plus considérable que la veille. Il est ce qu'il est, il a eu de la veine, il a soulevé un gros sac, tant mieux pour lui. Mais rien de plus. Ne mêlons pas les lauriers à l'avoine.

BERTHELIN.—Peste ! comme tu y vas.

D'INGRÉ.—Ah dame, je suis en colère. Est-ce que vous croyez que c'est agréable, par exemple, le dimanche, de ne pouvoir, en quelque endroit de Paris que ce soit, mettre le pied dehors sans se heurter aux courses, à ces sempiternelles courses ?

Les cochers de fiacre ne vous prennent que si vous y allez, ou si vous en revenez, sans ça, bernique ! Car, eux aussi, ils ont leurs tuyaux ! Et ces chars-à-bancs, ces tapissières infâmes, ces wagons à deux étages et à six chevaux qui déballent avec un vacarme effroyable, en écrasant tout sur leur passage. Et ces hurleurs de côte qui courent comme s'il y avait le feu ! Mon Dieu ! Seigneur ! que j'en ai donc assez de tout ça !

SAINT-CHAMARRE.—Si des milliers de gens y prennent plaisir, tu ne peux pourtant pas prétendre...

D'INGRÉ.—Et les milliers d'autres que ça n'amuse pas ? Ils existent pourtant aussi, ceux-là ! Pourquoi faut-il que ça soit eux qui pâtissent ? Moi, est-ce que je gêne les gens qui vont aux courses ? Je demande que, de leur côté, ils ne me gâtent pas Paris et l'existence. C'est comme pour le tabac. Ça n'incommode jamais les fumeurs qu'on ne fume pas, tandis que ceux qui ne fument pas, ça les rend malades qu'on fume. Je voudrais au moins qu'on fût à armes égales !

BERTHELIN.—Tu auras beau crier, tu ne réformeras rien.

D'INGRÉ.—Je le sais. Mais au moins, je crierai.

SAINT-CHAMARRE.—A quoi ça te sert ?

D'INGRÉ.—Ça me soulage.

BERTHELIN.—Qu'est-ce que tu souhaiterais finalement ? Qu'il n'y eût plus de courses ?

SAINT-CHAMARRE.—Plus de concours hippique ?

D'INGRÉ.—Je ne sais pas. Je souhaiterais que le cheval — que j'aime, je le répète — ne fût pas mêlé à tout ce cabotinage bruyant et agité dans lequel nous versons de plus en plus d'année en année.

BERTHELIN.—Oh mais ! tu deviens moraliste.

SAINT-CHAMARRE.—Tu devrais prêcher à la Madeleine. Les chaises feraient de l'argent.

D'INGRÉ.—Moquez-vous. Au fond, vous sentez que j'ai raison. Nous vivons à une triste époque, il n'y a pas à dire. Personne ne fait ce qu'il devrait faire et ce qu'il a à faire. Personne ne consent à être ce qu'il est, l'homme de sa fonction et de son métier. Quand je fais venir mon médecin, parce que je me sens souffrant, il me parle invariablement des élections ; quand je suis avec un peintre, il m'expose ses idées en littéra-

ture, et mon tailleur ne vit que pour la photographie. Eh bien, prenez le concours hippique : sur mille personnes qui se croiraient déshonorées de manquer une seule séance, il n'y en a pas dix qui sachent vraiment ce que c'est qu'un cheval. Non, il y a de tout, des dames, des petites et des grandes, des messieurs pour dames, et des dames pour messieurs. Il y a des sonneurs de trompe, des tribunes d'honneur où l'on voit des enfants riches avec des abbés, des soldats armés de rateaux, un homme qui sonne une cloche, quelques vieux messieurs qui perpétuent la silhouette Mackenzie, et puis alors, par ci par là, une bonne bique de chasse montée par un gars de l'Ouest en habit rouge qui vient rater sa haie, trois petits tours et puis s'en va. Est-ce sérieux ?

SAINT-CHAMARRE.—Tu exagères.

D'INGRÉ.—Non ; vous le savez bien que ça se passe ainsi. Et encore, je ne dis pas tout, il y a des choses bien plus ridicules. Sans compter la belle routine avec laquelle on refait chaque année la même petite affaire que l'année précédente. Est-ce qu'on essaye au moins de les varier, de les rendre un peu nouveaux, pittoresques et amusants ces concours hippiques ? Allons donc ! Toujours tout pareil. Toujours le même programme, le même rasoir, le même bon petit cheval de bronze devant la porte. C'est à pleurer ! Ah ! oui je pars demain. Et tant que ça ne changera pas, mes enfants, vous ne m'aurez pas à vos fêtes sportives et mondaines.

BERTHELIN.—On tâchera de se consoler.

SAINT-CHAMARRE.—Va donc voir les flots salés, cher ami.

BERTHELIN.—Quand pars-tu ?

D'INGRÉ.—Demain.

BERTHELIN.—Matin ? soir ?

D'INGRÉ.—A midi.

BERTHELIN.—Par quel train ?

D'INGRÉ.—Aucun !

SAINT-CHAMARRE.—Tu vas à pied à Saint Malo !

BERTHELIN.—C'est un record ?

D'INGRÉ.—Non. Je fais ça à cheval !

BERTHELIN.—Ah ! ah ! voilà comment tu comprends l'équitation, toi ?

D'INGRÉ.—Oui. Ça me paraît plus intelligent que de renverser la barre devant un public choisi.

BERTHELIN.—Chacun son goût. Et combien de temps mettras-tu ?

D'INGRÉ.—Je ne sais pas au juste. Je vous le dirai au retour.

SAINT-CHAMARRE.—Avec qui fais-tu ça ? Ce n'est pas avec ton vieux Lansquenet ?

D'INGRÉ.—Toujours.

BERTHELIN.—Mais quel âge a-t-il ? Il a trente ans ?

D'INGRÉ.—Non. Neuf seulement. C'est un fameux camarade. Nous n'allons pas nous embêter, je vous en réponds.

SAINT-CHAMARRE.—Lui surtout. Tu pèses combien ?

D'INGRÉ.—Cent quarante.

SAINT-CHAMARRE.—Ce n'est pas encore une plume.

D'INGRÉ.—Ne t'inquiète pas de son sort. Nous ferons encore d'autres excursions après celle-là, va. Ce n'est pas notre dernière chevauchée. Vous ne voulez pas venir avec moi ? Non ?

SAINT-CHAMARRE.—Merci. J'ai mieux.

D'INGRÉ.—Ça ne vous tente pas ?

BERTHELIN.—Peu. A mon âge, tu sais, moi je suis surtout un cavalier de wagon.

D'INGRÉ (à *Saint-Chamarre*).—Mais toi ?

SAINT-CHAMARRE.—Moi, je monte jeudi, après-demain. Je cours pour la Coupe.

BERTHELIN.—Et il est capable d'avoir le prix ! Il a une bête étonnante, qui saute comme une puce.

D'INGRÉ (à *Saint-Chamarre*).—Bonne chance alors !

SAINT-CHAMARRE (*ému*).—Merci. D'autant que, si j'ai le prix... je peux vous dire ça, à vous qui êtes des amis discrets. .

BERTHELIN.—Va donc.

SAINT-CHAMARRE.—...Eh bien ! mon bonheur est à jamais assuré.

D'INGRÉ.—Explique-toi.

SAINT-CHAMARRE.—Je me marierai, comprenez-vous ? Voilà la chose en deux mots. J'aime depuis longtemps une jeune fille jolie, et colossalement riche. Seulement son père, un ancien fabricant de caoutchouc, est un homme sérieux, qui ne veut pas pour gendre d'un oisif et d'un inutile. Alors, il m'a dit : " Ecoutez, je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui fera quelque chose. Il paraît que vous montez bien sur les chevaux. Ayez le prix de la Coupe, et je lâche mon consentement." Avouez que c'est gentil ?

BERTHELIN.—Charmant ! Voilà un vrai père !

D'INGRÉ.—Oui. Et je sens que ça réussira. Tu auras la petite Caoutchouc.

SAINT-CHAMARRE.—Dieu t'entende ! Mais minute... Si ça réussit, tu seras de retour pour mon mariage ?

D'INGRÉ.—Comptes-y. J'y viendrai à cheval. Sur Lansquenet. Bonsoir, vieux !

Henri Lavedan.

La Mode

Le Concours hippique vient de nous donner une belle étude des modes de la saison, et, l'on peut hardiment dire, renouvelée chaque jour, car, parmi toutes les jolies mondaines qui s'y pressaient avec une ponctualité et une fidélité à toute épreuve c'était à qui varierait le plus ses toilettes et s'y montrerait chaque après-midi encore plus séduisante que la veille.

Nous y avons vu, comme note dominante, le quadrillé noir et blanc pour le costume tailleur, le crépon gaufré et la moire noire pour les toilettes habillées ; comme garniture, la guipure crème surtout en collerette Louis XIII, en cols Sévigné, en

entre-deux, en motifs, en barbe ; l'aspect de cent corsages représente autant de façons, de modifications nouvelles et personnelles. Citons au hasard, ce sera le plus simple, et di-ons aussi que les corsages de moire nous ont frappé surtout comme corsages de fin de jupe, même simple. On peut se dire ceci, il est vrai : c'est que chacune étant assise, les places, quoique nombreuses, étant toutes envahies, on s'occupe du corsage d'abord la jupe disparaissant dans l'entassement général on peut le dire. Donc, parlons : moire. Elle dominera tout l'été dans une limite excessive. Jupe de moire toute droite sans même une demi-traine.



Fig. 1.

sortes de bretelles abondant à la taille, passant sous le bras, et remontant de la même façon sur la poitrine où elles dessinaient un contour de boléro. Le col drapé était agrémenté en dessous d'un petit nœud carré en moire, à la taille, double rang de six boutons d'acier, et entre chaque godet de la basque, un motif de guipure posé en application. C'était très joli d'allure, et porté simplement avec une jupe de lainage noire, cernée d'une draperie de moire disposée en torsadé tout autour dans le bas.

Le costume tailleur ne se demande plus qu'en noir et blanc, c'est courant, commode, peu salissant, et seyant à tout le monde. La petite veste Eton, toujours avec des revers de faille noire ou de satin, la chemisette empesée et la régates en faille ou en satin ; beaucoup portent un bas de gilet d'homme croisé, ouvert en ovale avec col arrondi bordé de satin noir ; d'autres préfèrent le devant de fantaisie ; nous l'avons vu en tulle blanc rattrapé au cou en gros nœud drapé et se perdant à la taille dans la jupe avec mille replis vaporeux. Le col droit était un drapé de velours turquoise, et le bas des manches retourné sur deux centimètres seule-

et corsage garni de basques ou non, de guipure ou de jais, au choix. En voici un très joli que nous avons détaillé avec plaisir : complètement ajusté devant et derrière, avec coutures profondes pour obtenir une basque courte très badinée ; et sur cette moire chatoyante, un entre-deux de grosse guipure crème disposée en demi-cercle dans le dos, à hauteur de l'emmanchure, d'où s'échappent de chaque côté, également disposées en arc, deux

ment, doublé de velours pareil. C'était original et coquet en même temps, tout en gardant un peu raide du genre tailleur comme coupe de jupe et de corsage.

Comme couleur dominante, nous dirons le noir, le beige et le gris dans les tons et demi-tons, et le bleu franc, très foncé ; bleu de Naples ou bleu gentiane si vous préférez. Et au cou, à presque tous les corsages, le *nœud papillon en tulle*



Fig. 2.

blanc illusion, doux au teint et léger au porter. C'est lui qui a la vogue, et remplace le grand nœud Empire et Réjane tant vu cet hiver et au commencement de la saison. Ce nœud et le tour de cou drapé en velours rubis, rose vif, rose anémone, mais, vert tendre, assorti exactement à la garniture du chapeau, donnent la vraie note du jour. Aux toilettes habillées : des manches courtes, larges, très



Fig. 3.

bouffantes, arrêtées juste au coude par un simple bracelet en tissu pareil avec petit dépassant assorti au tour de cou ; les gants longs sont donc en grande faveur, et il s'agit de les porter par dessus le coude, bien tirés sans un pli, et se perdant entièrement sous la manche. Pour les robes plus courantes, nous gardons le long poignet ajusté et le gant de ville court, de nuance discrète. Les jeunes filles portent toujours la manche longue recoupée d'entre-deux de guipure à volonté, telle que nous la montre notre croquis No 2, représentant une bien charmante toilette de jeune fille en crépon gris rosé pointillé de bleu foncé. La jupe-cloche toute ronde se garnit d'entre-deux de grosse guipure crème. Le corsage est tendu, sur une doublure ajustée, garni de même, et resserré dans un corselet croisé sur le devant du corsage seule-

ment, en velours bleu foncé, remonté en bretelles sur les épaules où les arrête un petit papillon de velours. Une lourde épaulette garnie de guipure retombe sur le ballon uni de la manche terminée par un long poignet ajusté entouré d'entre-deux.

Modèle No. 3—Chambrée souffre pointe de guipure crème.

Modèle No. 4—Costume de visite, étoffe cerise pointillé noir, gallon brodé noir.

Nous conseillons à nos abonnées de la ville, d'aller voir l'exposition de mode de Mme Houle, 1588 et 1658, rue Ste Catherine. Nous y avons vu les plus jolis modèles de chapeaux pour tous les âges. Ses robes et manteaux sont de prix modérés et d'un goût parfait.

POUR LES ENFANTS

POURQUOI JE DÉTESTE LES BONBONS.

Mon antipathie pour les bonbons et les sucreries ne date pas d'aujourd'hui.

J'avais une dizaine d'années. Pour mes étrennes, une tante m'offrit une bergerie en sucre vulgaire, qui devait être admirée plutôt que croquée. Ce n'était pas assurément une friandise, mais un jouet.

Il y avait cinq brebis, trois agneaux, un bélier, le berger et son chien. J'oubliais un grand diable de loup, guettant d'un regard farouche les agneaux.

Un jour, le loup me déplait, et par compassion pour les agneaux, je le croque hardiment. Ma foi ! les brebis me tentent et elles prennent le chemin du loup ! Que feront maintenant les pauvres agneaux sans leurs mères ? Très ému, j'avale les trois orphelins. Le bélier n'a pas l'air content ; ses cornes excitent mes convoitises :

j'attaque le bélier par les cornes ; le reste de l'animal a disparu.

Plus de bélier ! Le rôle du chien n'était plus nécessaire — une sinécure. Il fond dans ma bouche. Ah ! si vous saviez combien le berger sans chien et sans troupeau avait l'air bête ! J'eus pitié de son isolement et... je l'envoyai rejoindre ses compagnons.

Quelques heures après, le docteur, appelé en toute hâte, parvenait à me sauver d'une formidable indigestion. Songez donc ! cinq brebis, trois agneaux, un bélier, toute une bergerie sur l'estomac, sans compter le chien, le berger et le loup, qui était énorme.

J'exècre les bonbons !

Georges.

Prière à nos abonnées qui ont changé de domicile de nous faire parvenir leur nouvelle adresse.

CUISINE

GALETTE FEUILLETÉE.

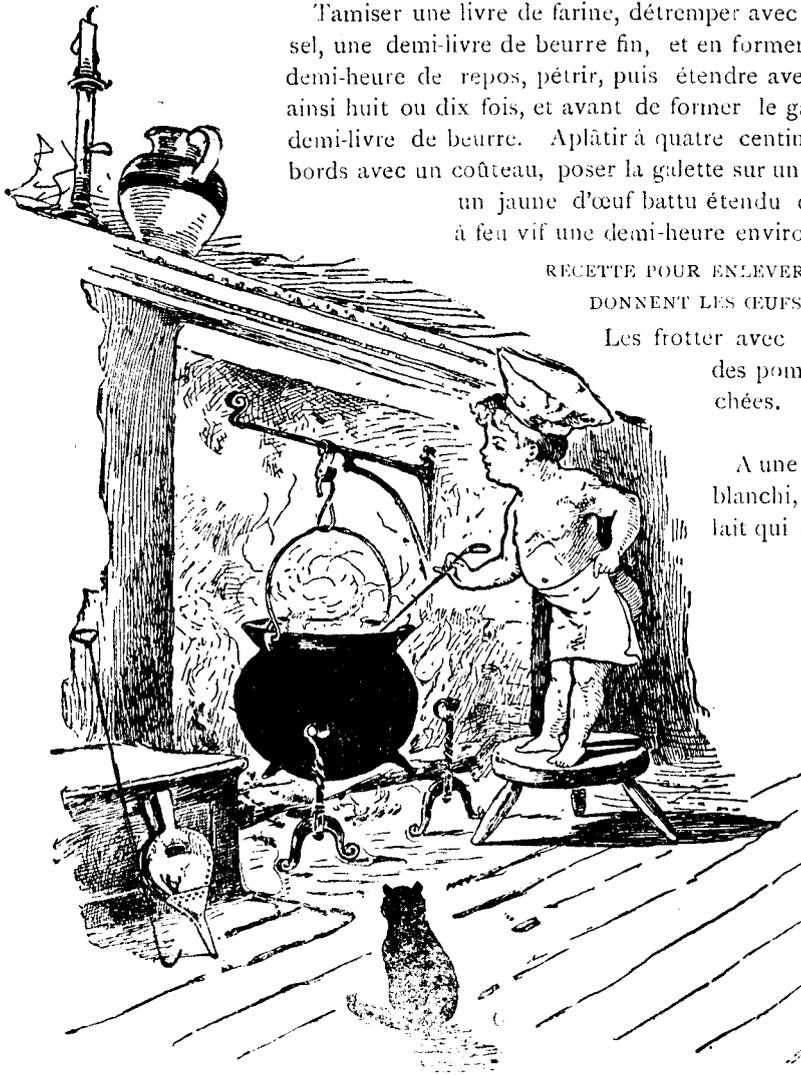
Tamiser une livre de farine, détremper avec de l'eau, y ajouter un peu de sel, une demi-livre de beurre fin, et en former une pâte molle. Après une demi-heure de repos, pétrir, puis étendre avec un rouleau; recommencer ainsi huit ou dix fois, et avant de former le gâteau, ajouter à nouveau une demi-livre de beurre. Aplâtir à quatre centimètres d'épaisseur, entailler les bords avec un couteau, poser la galette sur un plateau, dorer le dessus avec un jaune d'œuf battu étendu d'un peu d'eau, et faire cuire à feu vif une demi-heure environ.

RECETTE POUR ENLEVER LES TACHES SULFURÉES QUE DONNENT LES ŒUFS AUX COUVERTS D'ARGENT.

Les frotter avec l'eau dans laquelle ont cuit des pommes de terre sans être épluchées.

RIZ À L'IMPÉRATRICE.

A une demi-livre de riz préalablement blanchi, mis à crever dans un peu de lait qui aura bouilli avec un zeste de citron, ajouter un peu de sel fin, un quart de livre de sucre en poudre. Après cuisson, ajouter huit œufs, bien mélanger avec le riz, laisser refroidir, puis mettre dans un moule un lit de riz, une couche de confitures d'abricots, puis un nouveau lit de riz, et ainsi de suite; presser au bout d'une heure au moins, renverser le moule dans un plat creux, saupoudrer de sucre semoule. Au moment de servir, arroser de kirsch, et faire brûler.



POUR RENDRE LA VIEILLE SOIE NOIRE MOINS SOUPLE.

Faites bouillir des pommes de terre sans les éplucher, coulez l'eau, passez cette eau sur l'envers de la soie, et repassez la avec un fer bien chaud pendant qu'elle est bien humide.



La fin du monde. — Voici, d'après le *Herald* de New York, les six dernières hypothèses scientifiques sérieusement émises au sujet du détraquement final de notre globe :

1° La surface terrienne diminue de jour en jour ; donc la race humaine est condamnée tôt ou tard à la noyade.

2° La glace s'accumule graduellement au pôle Nord. Un jour viendra où la terre perdra son équilibre, fera une pirouette sur son axe, et la race humaine sera écrabouillée par le déplacement formidable des choses.

3° La terre se rapproche insensiblement du soleil : l'homme est destiné à rôtir vivant.

4° L'eau devient de plus en plus rare : l'humanité mourra de soif.

5° A partir de l'an 3000, l'homme éprouvera une influence rétrograde ; les derniers spécimens humains rivaliseront, par les dimensions, avec les insectes, et s'évanouiront microscopiquement dans l'infiniment petit.

6° Le soleil tend à s'éteindre : l'humanité gèlera.

Il en est, comme on voit, pour tous les goûts : à quelle sauce les infortunés descendants d'Adam préférèrent-ils être mangés ?

∞ Tolstoï cordonnier. — On sait que le grand romancier russe Tolstoï professe que tout homme libre, pour être vraiment digne de ce nom, doit exercer un métier manuel.

Afin de mettre sa vie en harmonie avec sa doctrine, il s'est astreint à apprendre le métier de cordonnier, et chaque jour il manie, pendant quatre heures, le tranchet et le tirepoint.

On a découvert, à Yasnaja-Poliana, le savetier

auprès duquel il a fait son apprentissage. Voici comment il raconte les débuts de son élève :

— C'est un jour, vers midi, qu'on est venu me chercher de la part du comte Léon. J'ai tout quitté pour obéir à son désir, et, lorsque je suis arrivé au château, on m'a introduit, sans me faire attendre, dans le cabinet du maître.

Je le trouvai assis devant un petit établi sur lequel étaient disposés tous les outils dont nous nous servons. Il essayait de poser des clous dans une semelle.

En me voyant entrer, il me dit, sans interrompre son travail :

— Apprends-moi. Paul, comment il faut s'y prendre.

— Tout de suite, monsieur le comte. Pour qui voulez-vous faire des chaussures ?

— Mais pour moi.

Je pris alors la mesure de son pied et je commençai à couper mon cuir. Le comte regardait avec attention. Je travaillai ainsi pendant deux semaines, chaque jour, de midi à cinq heures, et ce n'est qu'après ce temps que le comte mit lui-même la main à la savate.

— Êtes-vous content de votre élève ? A-t-il fait des progrès sérieux ?...

— Heu ! heu ! s'il était obligé de gagner sa vie avec son métier, il ne ferait pas fortune ; mais il travaille pour lui. Au reste, vous savez, il est vieux, sa vue est mauvaise et ses mains tremblent. Une fois, cependant, ça ne vint pas trop mal. Il a fait une jolie paire de bottines pour sa fille. Mais que de mal il s'est donné !

∞ La neige rouge. — On trouve dans les régions polaires et alpestres de la neige qui n'a pas

fondue d'année en année depuis un temps incalculable. Un nombre infini de microscopiques plantes rouges la colorent. La neige rouge fut observée par les anciens. Un passage d'Aristote y fait allusion. En 1760 Sanssurre l'observa dans les Alpes, et conclut que la coloration était due au pollen d'une fleur écarlate. Le Capitaine Ross, qui commanda l'expédition du pôle Arctique dans la baie de Baffin, vit des collines de glace ayant une teinte sanglante.

La neige verte se voit aussi, mais beaucoup plus rarement.

∞ *Manière de conserver les vivres en été quand on n'a pas de glace.*

Dans les laiteries ou autres pièces où vous serrez la nourriture, ont été placés des vases contenant du charbon de bois. Pour les volailles, après avoir enlevé les entrailles, remplacez les à l'intérieur du corps par quelques morceaux de charbon de bois, poivrez l'extérieur, enveloppez d'un papier, et accrochez dans une chambre fraîche. Elles se conserveront ainsi deux ou trois jours dans les grandes chaleurs. Les oiseaux, les rognons, les foies et les riz de veau peuvent être enveloppés d'un papier blanc et enterrés dans le charbon.

Pour de plus grosses pièces voici ce qu'il faut faire : On emplit à moitié un tonneau de charbon de bois.

On fixe des crochets de fer à des tringles de bois, qui doivent être placées en travers de l'ouverture du tonneau. Après avoir accroché la viande au-dessus du charbon, on couvre le tonneau d'un réseau ou voile transparent. Un réseau métallique est une plus sûre garantie contre les insectes et les rats. Le poisson frais ne demande qu'à être frotté de sel, enveloppé de papier, et enfoui dans le charbon.

Ce produit a la propriété de maintenir l'atmosphère pure et sèche. Celui qu'on a ainsi employé doit être changé une fois par mois. On peut ensuite s'en servir pour griller les côtelettes ou le poisson.

∞ *Etiquette à propos des fleurs.*—Pour la table, rien ne doit plus maintenant obstruer la vue. Les décorations florales courent sur la nappe même ou ne s'élèvent pas plus haut, dans des vases de cristal, que la tige d'une fleur. On

réunit quelquefois sur des plateaux, des roses, qui seront après le repas distribuées *sans façon* aux invités. On place aussi de mignons bouquets à chaque couvert, que les convives épinglent, soit à leur boutonnière, soit à leur corsage, selon les sexes.

Un envoi de fleurs constitue un hommage à la fois commode et délicat de la part d'un jeune homme qui a été reçu dans une maison, ou pour toute personne qui, ayant de l'obligation à quelqu'un, ne se croit pas autorisé à offrir un cadeau plus substantiel.

Une des meilleures occasions de s'acquitter qui se présentent pour ceux-là c'est quand leurs amis partent pour un long voyage.

Il fut de goût, il y a quelques années, d'envoyer à ceux qui s'embarquaient pour l'Europe des modèles d'architecture réduite sous la forme de vaisseaux, fers à cheval, ancres, etc.

Ces objets encombrants ne sont plus admis. Une énorme botte de roses à longues tiges, ou de grosses grappes de raisin rare accrochées à un panier de fleurs sont d'un meilleur goût et d'une plus grande utilité, surtout pour les voyageurs qui sont de mauvais marins.

Quelques coquettes voyageuses ont le soin de choisir parmi les fleurs qu'elles reçoivent au départ, les plus belles et les plus résistantes, pour les confier au valet de chambre à bord, qui leur apporte chaque matin un bouquet frais. Cette habile précaution permet aux belles touristes de faire sur le pont une entrée à sensation.

∞ Nous commencerons le mois prochain la publication d'une étude sur la *Condition privée de la femme* dans tous les temps. Nous recommandons à nos lecteurs ce travail sérieux signé par notre collaboratrice Yvonne. Elles pourront s'y instruire de leurs droits et de leurs responsabilités légales de façon à sauvegarder leurs propres intérêts.

∞ Par une erreur dans la mise en page du dernier numéro du COIN DU FEU, le discours de M^{me} Dandurand a été terriblement maltraité. L'ordre des lignes a été interverti. Voici comment on peut reconstituer. Les six premières lignes de la page 133 doivent être substituées aux six premières lignes de la 134e page, et *vice versa*.

L'Éloquence de Bossuet

Conférence prononcée à Dijon par M. Brunetière, critique littéraire de la "Revue des Deux Mondes," et Membre de l'Académie Française.

Mesdames, Messieurs,

Il y a quelque chose de pieux, et — si nous n'étions ici réunis dans une salle de théâtre — je dirais qu'il y a quelque chose de religieux, à célébrer la mémoire d'un grand homme aux lieux qui l'ont vu naître, dans sa province, dans sa ville ; à quelques pas de la rue, de la place, de l'humble maison qu'on montre avec orgueil à l'étranger ; et parmi ceux en qui, comme chez vous, son nom seul, quand on le prononce, éveille je ne sais quel frémissement de patriotisme local. Aussi, lorsque la *Société des amis de l'université de Dijon*, informée que je parlais cette année de Bossuet en Sorbonne, de votre Bossuet, m'a fait l'honneur de me demander d'en venir parler à Dijon. Je n'ai pas hésité, sachant bien que nulle part au monde, comme on disait en son temps, je ne pourrais trouver une "audience" plus favorable ; et que, même dans le cas où je tromperais votre attente, vous pardonneriez encore mon insuffisance à mon empressement... Je ne veux pas, d'ailleurs, exagérer ma crainte à ce propos ; et j'ai appris de Bossuet lui-même cette excellente leçon qu'on parlait toujours assez bien quand on avait quelque chose à dire, et qu'en le disant on songeait moins aux intérêts de son amour-propre ou de sa vanité littéraire qu'à ceux de son sujet lui-même.

Mais quel sujet choiserais-je ? Essayerais-je, en une heure, de vous retracer une vie remplie presque tout entière de tant de luttes et de tant de combats ? contre les jansénistes, contre les protestants, contre les libertins ? contre Fénelon ? contre Richard Simon ? ou contre qui encore ? La journée n'y saurait suffire, et je crois que je n'offenserais les oreilles de personne, mais, avec la meilleure volonté du monde, j'éveillerais sans doute quelques contradictions, et ce n'en est pas aujourd'hui le temps, — ni surtout ici le lieu. Ou bien encore m'efforcerais-je de vous donner une idée générale de l'œuvre de Bossuet : œuvre volumineuse, œuvre unique à tant d'égards, mais en ceci particulièrement qu'il n'y en a pas une page, pas une ligne où perce la prétention, la gloriole d'auteur, le contentement du bel esprit qui se flatte soi-même dans la sonorité de ses périodes ou la singularité de ses pensées ? Je ne pourrais malheureusement vous en donner qu'une idée bien superficielle ! Ou bien enfin, si l'on s'est mépris, si l'on se méprend souvent encore sur le vrai caractère de Bossuet ; si l'allure de son style — hautaine, impérieuse, presque provocante — a fait illusion sur la nature de l'homme ; si pour tant ce nom de "Bénigne," qui fut le sien, n'a jamais été mieux mérité, de l'aveu même d'un juge aussi peu mesuré dans ses expressions que l'est d'ordinaire Saint-Simon ; si le plus grave reproche,

le seul reproche un peu sérieux que l'on puisse faire à votre illustre compatriote est d'avoir quelquefois manqué de fermeté (1), tâcherais je, messieurs, de rétablir sa vraie physionomie ? La chose en vaudrait assurément la peine, et c'est avec plaisir que je m'en serais chargé. Mais, puisque la vraie gloire de Bossuet, je veux dire celle que personne ne lui dispute, c'est d'avoir été, c'est d'être encore, et pour longtemps, le plus grand orateur dont la parole soit jamais tombée sur les foules du haut de la chair chrétienne, ou même le plus grand de tous les orateurs, — oui, plus grand que Cicéron, donnons-nous la satisfaction de le dire une fois, plus grand que Démosthène, d'autant que les intérêts éternels qu'il agit dans ses *Sermons* sont au-dessus de ceux que l'orateur des *Philippiques* ou celui des *Vierrines* ont débattus dans leurs discours politiques ou dans leurs plaidoyers ! — j'ai pensé, mesdames et messieurs, qu'en vous parlant de l'éloquence de Bossuet, qu'en essayant de vous en montrer la nouveauté lorsqu'elle parut ; d'en définir les caractères ; de vous en dire la destinée ; j'ai pensé que j'obtiendrais de vous, sur ma seule intention, cette faveur d'unanimité qui est si nécessaire à toute espèce de conférencier. Comment donc et par quels moyens, à l'époque où il a commencé de parler, et presque dès ses premiers débuts (2), Bossuet a-t-il renouvelé l'éloquence de la chaire ? Quels sont les caractères qui constituent la véritable originalité de sa parole ? Et comment enfin ses contemporains, puis ses successeurs, l'ont-ils appréciée ? Ce sera le sujet de cette conférence.

1

Pour vous faire sentir la nouveauté de son éloquence, je ne mettrai pas en regard de ses *Sermons* — je dis les tout premiers, ceux de l'époque de Metz — les *Sermons* des Lingendes, ou des Senault, ou des Mascaron. On l'a fait ; on l'a bien fait ; et il est donc inutile de le refaire. Je n'aime pas d'ailleurs cette manière de s'y prendre. Elle implique, en effet, qu'on se forme de l'éloquence ou du style une idée trop superficielle, comme d'une parure qui s'ajouterait à la pensée, qui s'y superposerait en quelque sorte, ainsi que

(1) "Il manque de jointures..." disait un jour Bossuet du comte de Tréville, cet ancien mousquetaire devenu dans ses vieux jours un des "messieurs," ou des amis de Port-Royal. Et Tréville de répliquer : "Et lui, il manque d'os."

(2) Je dis "presque" dès ses premiers débuts ; et en effet, il y aurait lieu, dans une étude plus détaillée, de distinguer les époques de l'éloquence de Bossuet. Mais une pareille étude serait plutôt historique ; et dans la présente conférence je ne pouvais songer à introduire l'appareil philologique, chronologique et critique dont on verra toute la complexité dans l'excellente *Histoire de la prédication de Bossuet*, de M. l'abbé Lebarq.

La toilette s'ajoute à sa beauté, pour la faire quelquefois valoir, mais plus souvent pour l'enlaidir... Feuillotez seulement, si vous en doutiez, quelques journaux de modes, du temps de la Restauration. Mais la vraie nouveauté, vous le savez, est à plus haut prix, dans l'histoire de la littérature ou de l'art ; et le style est surtout quelque chose de plus intérieur. Il n'est pas l'ornement, il n'est pas l'enveloppe ou le vêtement de l'idée ; il est l'efflorescence, il est l'épanouissement naturel de ce qu'il y a de plus intime, de plus profond, de plus involontaire ou de plus inconscient, dans notre façon de concevoir et d'entendre les choses dont nous parlons. On ne sépare pas la *forme* d'un grand écrivain du *fond* des idées qu'elle exprime : ils font corps ; ils ne sont que l'envers et l'endroit l'un de l'autre ; on les détruit quand on les distingue. Et c'est pourquoi, si nous voulons saisir ce qu'il y a de nouveau dans l'éloquence de Bossuet, il nous le faut chercher dans le caractère même de sa religion.

Car, tout en demeurant identiques à elles-mêmes et en soi, les mêmes choses ne sont pas en tout temps conçues, ni senties, ni, par conséquent, exprimées de la même manière. Il en est, sous ce rapport, de la religion comme de la nature, qui ne se présente pas toujours à nous, ni à tous, sous le même aspect, qui nous émeut très diversement, et cependant, c'est toujours la même nature, comme le prouveur la constance et la pérennité des lois qui la régissent. Pareillement la religion. En la recevant telle qu'on la leur donne, et en la professant docilement tout entière, les uns y sont frappés de certaines vérités et les autres de certaines autres. Prenons Pascal, et demandons-nous ce qui l'a le plus profondément touché de sa religion ? Demandons-nous sur quelles vérités il eut fondé si la mort lui eut permis d'y mettre la dernière main, cette apologie de la religion chrétienne dont ses *Pensées* ne sont que les fragments ? Demandons-nous quel est le dogme, sur lequel, dans ses fragments eux-mêmes, il revient le plus souvent, pour y appuyer avec le plus d'insistance, le plus de force, et le plus de véhémence. C'est le dogme du péché originel. Ce que personne au monde n'a sans doute exprimé avec autant d'âpreté que l'ascal, pas même Schopenhauer, ni Taine, plus près de nous, quand il nous montrait en nous "le gorille lubrique et féroce" dont les instincts circulent avec notre sang dans nos veines, c'est la misère naturelle de notre condition ; c'est la perversité foncière de notre nature ; c'est le "cloaque" de vilénies et d'ordures que nous serons toujours ; c'est notre lamentable impuissance à triompher en nous des appétits hérités du péché d'Adam ou de notre origine animale, ce qui est, vous le savez, exactement la même chose. Tout ainsi donc que, dans la nature, nous pouvons être diversement attirés, séduits ou

charmés, les uns par un de ses aspects et les autres par un autre ; ainsi, dans la religion, les uns sont pris, subjugués, convaincus par une vérité, les autres par une autre. Ils n'en sont pour cela ni plus ni moins chrétiens ; ils le sont également et, au fond, de la même manière ; ils ne le sont pas tous pour les mêmes raisons ; et dans l'ample sein, ou, comme a dit Bossuet, dans "l'immense océan du christianisme," c'est ce qui fait, messieurs, la variété, la liberté sous la règle, et le progrès par l'unité.

Or, deux idées paraissent avoir, et de bonne heure, plus particulièrement et plus profondément ému Bossuet : ce sont l'idée de la Providence et l'idée de la Mort. Vous connaissez certainement cette célèbre *Méditation sur la brièveté de la vie*, dont on a longtemps ignoré la vraie date, mais qu'on est d'accord aujourd'hui pour assigner à l'année 1648, et qui se trouve ouvrir ainsi, d'une manière presque symbolique, le recueil des *Sermons* ou des *Œuvres* de Bossuet. Bossuet, âgé de vingt-et-un ans, est comme entré dans le christianisme, il a pénétré dans le sanctuaire par la porte de mort :

"*Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus* : prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais point ! qu'il y en a où je ne serai plus ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien : ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aie. Je ne suis venu que pour faire nombre ! Encore n'avait-on que faire de moi ! et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre..."

"*Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus !* pour aller là, par combien de périls faut-il passer, combien de maladies !... A quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? Ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ! J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre. C'est mal parler : j'ai échappé la mort ! J'ai évité ce péril, mais non pas la mort. La mort nous dresse diverses embûches ; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre ; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus ; les autres moins ; que s'il y en a qui échappent de l'orage toujours l'hiver viendra qui les fera tomber. Ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues, et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil et le brise..."

"*Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus !* Et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? Le sommeil

est plus semblable à la mort ; l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence ! Et quand je serai plus âgé, combien encore ? Qu'est-ce que je compterai donc ? Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur ? Mais combien ce temps est-il clair-semé dans la vie ? C'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelque distance ; vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les ; il n'y en a pas pour emplir la main."

C'est, mesdames et messieurs, cette idée de la mort, que pendant de longues années,—je dis pendant de longues années, car plus tard, comme il nous arrive à tous, précisément quand il faudrait songer à nous séparer de la vie, le précepteur du dauphin, le conseiller d'Etat, l'aumônier de la dauphine, se laissera surprendre au charme de l'activité,—mais enfin, pendant de longues années, c'est cette idée de la mort que Bossuet ramènera dans tous ses *Sermons*, presque avec autant d'insistance que Victor Hugo dans ses vers. Nous mourons tous, et nous mourons tous les jours. Nous mourons de toutes les manières, et comme à chaque instant. La mort se glisse, elle s'insinue perpétuellement en nous, par l'air que nous respirons, par la nourriture que nous prenons. Elle nous assiege, elle nous investit. L'ombre importune et menaçante s'en mêle à toutes nos joies ; l'amertume en empoisonne tous nos plaisirs ; l'avant-goût en corrompt toutes nos espérances. "O Mort, éloigne-toi !" Mais l'inutile prière ne saurait l'empêcher d'approcher tous les jours davantage. Nous lui sommes dus. La nature nous redemande par elle ce peu de matière qu'elle nous a prêtée... Oui, telle est bien l'idée maîtresse, l'une au moins des idées maîtresses des *Sermons* de Bossuet, et pour en faire en passant la remarque, si vous voulez savoir où est le grand secret de son incomparable supériorité dans l'*Oraison funèbre*, il est là ! Nul, comme lui, n'a goûté la mort, aucun Mascarón ni aucun Fléchier, et c'est pourquoi nul, si ce n'est peut-être Victor Hugo, ne l'a célébrée comme lui (1).

Mais une autre idée, qui est celle de la Providence, complète et achève l'idée de la mort dans la philosophie de Bossuet, ou l'équilibre, si vous l'aimez mieux, et finalement en triomphe.

Aux yeux de Bossuet, philosophiquement et indépendamment de toute révélation, la mort pourrait suffire à prouver la Providence.

Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs...

Vous connaissez ce vers ! il est d'Hugo, dans sa *Tristesse d'Olympio*.. Sur ceux qu'elle enlève prématurément comme sur ceux qu'elle traîne

(1) Voyez particulièrement dans la *Légende des siècles* le poème ou l'*Epopée du Ver*.

dans une longue agonie, sur ceux qui s'en vont comme sur ceux qui restent, si la mort n'impliquait pas—ou ne manifestait pas, pour mieux dire—un dessein personnel de Dieu, c'est alors que la vie ne serait qu'un rêve lugubre et qu'à l'existence nous aurions le droit de préférer le néant. Si tout se terminait à la vie de ce monde, ce n'est pas la mort qu'il nous faudrait craindre, mais au contraire l'immortalité. Mais, inversement, si nous mourons, c'est qu'il y en a des raisons quelque part, et ces raisons nous les trouvons dans l'idée de la Providence. Elle n'é mousse pas seulement l'aiguillon de la mort, elle nous la rend désirable ; et ainsi la méditation de la dernière heure, qui déjà nous servait à régler notre conduite en cette vie, se conclut comme qui dirait en un hymne d'actions de grâces, en une ode triomphale.

Je te salue, ô Mort, Libérateur céleste ;
Tu ne m'apparais pas sous un aspect funeste.
Tu n'anéantis pas, tu délivres..

Vous connaissez aussi ces vers de Lamartine, et tout à l'heure, messieurs, vous allez voir la raison de ces rapprochements. Mais avant d'y venir, reportons-nous à Bossuet lui-même, et voyons-le lier ces deux idées ensemble dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* :

"C'est ainsi que la puissance divine fortement irritée contre notre orgueil le pousse jusqu'au néant, et que, pour éгалer à jamais les conditions, elle ne fait de nous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur les ruines ? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressources ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent, les voies me sont ouvertes à la véritable vie : MADAME n'est plus dans le tombeau, la mort qui semblerait tout détruire a tout établi. Voici le secret de l'*Ecclésiaste*, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond."

Assurément, messieurs, et vous l'entendez bien, je ne dis pas que ces idées fussent nouvelles, ni même la manière dont Bossuet les relie. Si je le disais, si j'osais le dire, il en frémirait d'indignation dans sa tombe ! Elles sont le fond du christianisme. Je dis seulement que Bossuet en a de bonne heure été

plus frappé que de quelques autres qui pourraient être également appelées le fond du christianisme. Il s'y est attaché comme à des raisons plus intimes de croire, et, en ce sens, plus personnelles, plus appropriées à sa nature d'esprit, qui ne ressemblait pas à celle de Pascal ; il en a donc plus assidûment, plus profondément aussi médité toutes les conséquences ; il y a, comme prédicateur, insisté, appuyé plus souvent et plus fort que sur d'autres. Et, parce qu'il n'y a rien de plus rare au monde que d'avoir ainsi, sur quelque sujet que ce soit, des idées personnelles ; parce que le fait seul d'en avoir indique une liberté de jugement, une pénétration d'esprit, une profondeur de sensibilité qui ne sont guère moins rares ; parce que c'est là même la définition de la véritable originalité ; c'est pour cela, et c'est par là que Bossuet a renouvelé l'éloquence de la chaire. Tandis qu'autour de lui tous les prédicateurs, ou presque tous, — car essayez donc de me dire en quoi le christianisme du père Senault, par exemple, diffère de celui de son confrère Mascaron, — tandis que tous les prédicateurs ses contemporains n'ont dans le fond du cœur, et ne peuvent donc enseigner du haut de la chaire que le christianisme de tout le monde, si j'ose ainsi parler, Bossuet, lui, s'en est fait un à lui, comme tous les grands chrétiens, comme avant lui, mesdames et messieurs, pour ne pas sortir de votre province, un saint Bernard ou une sainte Chantal, et telle est, comme de la leur en un autre genre, oui, telle est bien la grande raison de son éclatante supériorité. S'il y en a d'autres, elles sont secondaires, et particulièrement celles que l'on tire de l'état de la langue de son temps. Car enfin, Mascaron, Fléchier, Bourdaloue sont ses contemporains. Qui est-ce qui les a empêchés de parler la langue de Bossuet ? Et quant aux raisons que l'on tire de sa sincérité, de sa naïveté, de sa candeur, — dont je sais tout le prix, sur lesquelles je vais revenir tout à l'heure, — si ce sont bien quelques-unes des qualités qui l'ont préservé des défauts habituels de ses prédécesseurs, de l'emphase de l'un, de la préciosité de l'autre, ne voyez-vous pas que nous retournons toujours à la même conclusion ? Non, en vérité, Bossuet ne s'est pas soucié de " flatter les oreilles par des cadences harmonieuses. " Il n'a point essayé de se mettre à la mode pour la faire à son tour, ni d'accommoder sa parole aux exigences de la rhétorique du jour. Il n'a pas cru qu'il eût besoin d'un autre art ou d'une autre étude que celle du christianisme. Son unique préoccupation n'a été que de faire passer dans l'âme de ses auditeurs la conviction qu'il avait de la divinité de sa croyance, et les moyens qu'il a de préférence employés sont ceux qui lui-même l'avaient le plus victorieusement convaincu...

En raison de sa candeur et de sa sincérité, que

nous notions tout à l'heure au passage, Bossuet, de tous les orateurs, est le plus " personnel " qu'il y ait jamais eu, j'entends celui qui de tous a toujours pris le plus de part à son propre discours. Quelque sujet qu'il traite, *Sermon, Panégyrique* ou *Oraison funèbre*, Bossuet, si j'ose me servir de cette locution familière, en fait d'abord son affaire. Il s'adresse à lui-même autant qu'à son auditoire. Ou plutôt il écoute intérieurement la vérité qui leur parle à tous deux ; et son discours n'en est qu'une reproduction, qu'il s'applique. Allons plus loin encore : dans la sincérité de sa méditation, dans la ferveur de son élévation, il lui arrive d'oublier ou d'avoir l'air au moins d'oublier son auditoire. Tout semble avoir un moment disparu pour lui. Plus de chaire, plus de prédicateur ! Il n'y a plus qu'un chrétien qui médite dans son oratoire. Nous cependant, suspendus à ses lèvres, nous l'écoutons en admirant l'abondance de cette source intérieure. Bien loin de lui en vouloir de l'apparent oubli qu'il fait de nous, nous y voyons la preuve de l'émotion que lui causent les vérités qu'il enseigne. Nous sentons qu'il ne les croit pas d'une foi morte et comme routinière, mais d'une foi personnelle et vivante. C'est lui qui a horreur de lui quand il presse le pécheur. Dans le sermon *Pour la profession de Mme de la Vallière*, c'est lui qui accomplit cet admirable et douloureux voyage de l'âme chrétienne à la recherche d'elle-même. Et dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* c'est lui Bossuet qui pleure toutes ses larmes sur le cercueil de la princesse prématurément enlevée :

" La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ! Non, messieurs, je ne puis soutenir ces grandes paroles par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Écoutez à ce propos le profond raisonnement non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde révère le plus... ' O Dieu ! dit le roi prophète, vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. ' Il est ainsi, chrétiens ; tout ce qui se mesure finit, et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Chantez, imaginez parmi

les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouvez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus du vaincu qu'il voit étendu à ses pieds. Cependant, ce vainqueur enflé de ses titres tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur, et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : 'Vous voi' à blessé comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous!'

Vous le voyez, mesdames et messieurs, c'est le modèle de la *Méditation*. Bossuet s'y montre à nous lui-même, ou plutôt il s'y laisse voir, comme Lamartine, dans son *Crucifix* ou dans son *Désespoir*. Les mouvements de son discours traduisent ou reproduisent avec autant ou plus de fidélité que l'analyse psychologique ce qu'on appellerait aujourd'hui la succession de ses "états d'âme." L'ordre qu'il suit n'a rien d'extérieur ou de compassé, mais, au contraire, quelque chose de libre et de tout intérieur, dont le fil nous échapperait si la personne de l'orateur n'en faisait la continuité. C'est un autre caractère encore du lyrisme. L'ordre oratoire et le "désordre" lyrique sont deux,—ce beau désordre, dont a parlé Boileau dans un vers presque aussi souvent mal compris que cité. L'ordre oratoire est analytique ; les divisions en doivent être apparentes et les articulations fortement marquées ; l'allure générale en doit avoir je ne sais quoi d'uniforme ou de régulier dans sa gradation. Mais le poète est plus libre. C'est lui que nous aimons à retrouver dans son œuvre ; et nulle part nous ne le reconnaissons mieux que dans la variété, la complexité, l'individualité des mouvements qui rythment son langage en le conformant à la nature de son émotion. Poète et lyrique par la splendeur de son imagination, par la manière dont il intervient de sa personne dans son œuvre, Bossuet, messieurs, l'est donc encore par la nature des mouvements qui animent son discours, et, si je me suis bien expliqué, vous voyez qu'encore ici je n'ai que le choix parmi les exemples. Celui que je vous propose est tiré d'un sermon *Sur la possibilité d'accomplir les commandements*, et je vous invite, en l'admirant, à songer ce que serait devenu le sujet dans la bouche de Bourdaloue.

"Les vérités évangéliques dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie deshonnête, vous ne voulez pas les voir, je le sais ; vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous, et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant nous, elles nous guident ; quand elles sont derrière, elles nous chargent. Vive Dieu ! ah ! j'ai pitié de votre aveuglement ; je veux ôter de dessus votre dos les fardeaux qui vous accablent, et mettre devant vos yeux

cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa sainteté, dans toute sa sévérité ; envisagez cette beauté et ayez confusion de vous-même ; regardez-vous dans cette glace, et dites si votre laideur est supportable.—Otez, ôtez, vous me faites honte !—Eh ! c'est ce que je demande ! Cette honte, c'est votre salut. Que ne puis-je dompter cette impudence ! Que ne puis-je amollir ce front d'airain ! Jésus regarde Pierre qui l'a renié et qui ne sent pas encore son crime, il le regarde et il lui dit tacitement : 'O homme vaillant et intrépide, qui devais être le seul courageux dans le scandale de tous tes frères, regarde où aboutit cette vaillance : ils s'en sont fuis, il est vrai : tu es le seul qui m'as suivi, mais tu es aussi le seul qui me renies.' C'est ce que Jésus lui reprocha par ce regard, et Pierre l'entendit de la sorte ; il eut honte de sa présomption, et il pleura son infidélité : *Flevit amar*. Que dirai-je du roi David, qui prononce la sentence sans y penser ? Il condamne à mort celui qui a enlevé la brebis du pauvre, et il ne songe pas à celui qui a corrompu la femme et fait tuer le mari. Les vérités de Dieu sont loin de ses yeux, ou, s'il les voit, il ne se les applique pas. 'Vive Dieu ! dit le prophète Nathan : cet homme ne se connaît plus ; il faut lui mettre son iniquité devant sa face.' Laissons la brebis et la parabole 'C'est vous, ô roi qui êtes cet homme.' *Tu es ille vir*. Il revient à lui, il se regarde, il a honte et il se convertit. Ainsi je ne crains pas de vous faire honte : rougissez, rougissez en voyant votre laideur, afin que vous recouriez à la grâce qui peut effacer les taches honteuses, et qu'ayant horreur de vous-mêmes vous commenciez à plaire à celui à qui ne déplaît que le péché seul : *Confundantur et convertantur*."

Les strophes mêmes, ici, sont déjà toutes prêtes : saint Pierre et Jésus ; David et Nathan ; et la dernière pour tirer la leçon où tendait le développement. Il n'y aurait que des rimes à y mettre. Insisterai-je après cela, messieurs, sur quelques autres traits ? Vous ferai-je observer la brusquerie ou la soudaineté des débuts de Bossuet ? Sa manière d'entrer d'abord, comme l'on dit, *i medias res* ? "Le croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie ?" ou encore : "Je reconnais Jésus Christ à cette fuite généreuse qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare..." et encore : "J'étais donc encore destiné à rendre ce funèbre devoir à très haute et très puissante princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE." Ce sont les commencements de Lamartine et de Hugo :

Toi, que j'ai recueilli sur sa bouche expirante...

Et

Mil huit cent onze, ô temps où des peuples sans nombre...

Non moins lyriques ce mélange de " grandeur et de simplicité ", ces oppositions de familiarité, de rudesse même, et de noblesse ou de majesté qui caractérisent le discours habituel de Bossuet. L'éloquence proprement dite a quelque chose de plus soutenu. Ni si haut, ni si bas ! Elle se développe, elle déroule ses périodes dans la région moyenne et tempérée... Mais voici qui vous paraîtra plus significatif ou plus démonstratif, je crois : c'est si je vous fais voir que, sans la méconnaître, les contemporains n'ont cependant pas apprécié l'éloquence de Bossuet à sa véritable valeur, et que le motif s'en trouve justement encore dans ce qu'elle avait de trop lyrique pour le moins lyrique de nos grands siècles littéraires—et d'ailleurs le plus éloquent.

A la vérité, messieurs, c'est ce que l'on conteste, et la preuve, dit-on, que les contemporains n'ont pas méconnu l'éloquence de Bossuet, c'est que Lcret, dans sa *Gazette*, en a plusieurs fois célébré le succès. Oui ! J'en sais d'autres aussi qui comparaient couramment sa " délicatesse " à la " majesté " au révérend père Caussin, ou à la " plénitude " de Fromentières. L'abbé Biroart excellait, lui, dans la " profondeur ", et M. Le Boux dans la " magnificence ". Mais ce qui est encore plus certain, c'est que Louis XIV ayant assurément tout pouvoir d'appeler Bossuet à l'honneur de prêcher à la cour, à Versailles ou à Saint-Germain, ne l'y invita, de 1660 à 1669, qu'à quatre fois en dix ans, soit, messieurs, trois fois de moins que Mascaron, dans un même laps de temps, de 1666 à 1677 ; une fois de moins que Bourdaloue, de 1670 à 1680 ; et tout juste autant que dom Cosme, " assistant général des Feuillants ". Que dirons-nous de Madame, duchesse d'Orléans, cette vive, légère et charmante Henriette qui connaissait pourtant si bien " la beauté des ouvrages de l'esprit " ? Elle pria bien Bossuet de prononcer l'*Oraison funèbre* d'Henriette de France, sa mère, mais ce fut à Chaillot, dans la petite chapelle du couvent de la Visitation, tandis qu'elle en chargeait, ou qu'on en chargeait pour elle, François Faure à Saint-Denis, et le père Senault à Notre-Dame. Quant à Mme de Sévigné—qu'on eut pu croire plus borignonne—le discours de Bossuet *pour la profession de Mme de la Vallière* lui sembla beaucoup " moins divin " que celui de Fromentières pour la prise d'habit, et l'excès de son admiration pour Bourdaloue est demeuré proverbial. Et c'est pourquoi, messieurs, Voltaire a eu raison de dire que lorsque Bourdaloue parut, Bossuet " ne passa plus pour le premier prédicateur ". Il n'y a rien de mieux établi.

En voulez-vous cependant d'autres preuves ? Nous avons d'un abbé Lambert, qui n'était pas le premier venu, une assez bonne *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*. Elle a paru en 1751.

Une section de cette *Histoire*—qui ne compte pas moins de trois volumes in-quarto—est consacrée aux *Orateurs de la chaire*, qui sont, je vous les cite ici sans en omettre pas un : Hardoin de Péréfixe, Jean-François Senault, Claude La Colombière, Claude de Lingendes, Jean-Louis de Fromentières, Timoléon Cheminais, Jules Mascaron, Louis Bourdaloue, Esprit Fléchier, Cosme Rogier, Jean La Roche, Brulart de Sillery, Mathieu Hubert, Charles de la Rue, Pierre-François de la Tour, Honoré de Quiqueran de Beaujeu, Antoine Anselme, Jean-Pierre Bignon et Jean-Baptiste Massillon... Et Bossuet ? Il n'y est pas ! Lambert l'a mis dans la section des *Théologiens et controversistes*. Est-ce que, peut-être, ses *Sermons* n'étant pas encore imprimés, ses *Oraisons funèbres* n'auraient pas pu suffire ? Et, au fait, dans un *Discours* sur l'éloquence de la chaire, qui sert comme d'avant-propos à son énumération des orateurs, Lambert n'a pas mal parlé de l'*Oraison funèbre* au dix-septième siècle. " Il était réservé au siècle de Louis XIV de former de grands maîtres dans un genre d'éloquence qui jusqu'alors avait été l'écueil des orateurs chrétiens : l'on devine ass. z que je veux parler ici des *Oraisons funèbres* que l'éloquence consacre à la mémoire des rois, des princes, des héros et des autres hommes illustres qui par leurs vertus ont immortalisé leurs noms..." Il insiste alors sur les difficultés du genre, dont la plus redoutable est d'allier le caractère de " panégyriste " à celui d' " orateur chrétien ", et il continue en ces termes : " Ne craignons donc pas de le dire. L'orateur qui loue un héros, s'il veut le louer dignement, doit être lui-même un héros dans l'art de louer : tels ont été les *Fléchier, les Mascaron, les Bourdaloue, les La Rue*". Et Bossuet ? Je vous l'ai déjà dit, mesdames et messieurs ; il occupe un rang distingué dans la section des *Théologiens et controversistes*.

Est-ce qu'à mon tour, je veux insinuer par là que Bossuet n'a pas eu de réputation en son temps comme prédicateur ? Non, sans doute ; et je consens que ses contemporains l'aient écouté, l'aient suivi, je consens qu'ils l'eussent applaudi si le respect du saint lieu l'eût permis. Mais, en l'estimant, nous avons le droit de dire et le chagrin de constater qu'on ne l'a pas estimé fort au-dessus d'un Mascaron ou d'un Fléchier ; on l'a même estimé plutôt au-dessous d'un Bourdaloue et d'un Massillon ; et je vous en ai donné la vraie raison ou du moins la principale. Car, ni sa théologie, quoi qu'on en ait pu dire, n'avait rien qui passât les lumières de ses auditoires, les plus curieux qu'il y ait jamais eus de belles discussions, ni l'autorité de sa parole dominatrice n'avait rien de trop impérieux dans le seul temps de notre histoire où nous ayons senti le prix de l'ordre et de la discipline. Mais il était trop

lyrique ! Son éloquence avait quelque chose de trop personnel pour un siècle où ce que l'on mettait au-dessus de tout, c'était la raison, dans ce qu'elle a de plus raisonnable, et entendez par là de plus "universel", de plus "general," de plus "commun". Elle avait quelque chose de trop "mouvementé," de trop libre, et par conséquent de trop irrégulier pour un siècle où l'originalité même ne consistait qu'à exprimer supérieurement les idées de tout le monde (1). Et elle avait enfin quelque chose de trop éclatant pour un siècle qui, s'il avait fait quelque différence entre Pascal et le sage Nicole, ce n'eût certes pas été pour préférer Pascal ; et qui, de tant de grands écrivains, n'en a salué qu'un seul du nom de grand, et ce n'est pas Bossuet, puisque c'est Antoine Arnauld.

Rendons-nous donc compte à ce propos que les vrais grands hommes font toujours exception, et que ce n'est pas en eux qu'il faut voir ni chercher l'expression de leur temps. Non, les hommes en qui le dix-septième siècle s'est reconnu, ce n'est pas Bossuet... ni Pascal... ni Racine... Ce n'est pas même La Fontaine ou Molière, car à ceux-ci, messieurs, si l'on n'a pas marchandé les éloges—et encore faudrait-il y regarder de près !—c'est qu'ils faisaient rire, ils donnaient à rire, et en France nous avons le rire singulièrement reconnaissant. Qu'étaient-ce d'ailleurs, aux yeux de leurs contemporains, que l'auteur de *Tartuffe* ? un comédien, un "histrion" ! et l'auteur des *Fables* ou des *Contes* ? un autre irrégulier, qui vivait en marge de la société, tous les deux gens de peu, gens de rien, qui n'avaient pas de rentes sur l'Hotel de Ville, ni d'état dans le monde, qu'on pouvait donc admirer sans que cela risquât de tirer à conséquence. Mais, au contraire, les hommes en qui le dix-septième siècle s'est miré, s'est complu comme dans une image fidèle de lui-même, ceux qu'il a vraiment aimés et applaudis, c'est justement le "grand Arnauld", c'est le "sage Nicole", c'est Bourdaloue, c'est Boileau, pour ne rien dire des moindres ; ce sont les "raisonneurs" ; ce sont tous ceux, en deux mots, qui se sont étudiés à refréner en eux les élans de l'imagination et de la sensibilité. Esprits calmes, esprits modérés, dont la chaleur même—car ils en ont—ne fait point de flammes ; esprits justes, esprits paisibles qui ne fuient pas la lutte, qui la provoqueront même au besoin, qui la soutiennent quand on la leur offre, mais qui sont contents des vérités qu'ils possèdent, qui n'éprouvent aucune curiosité d'en accroître le nombre ou d'en vérifier le titre. Nulle inquiétude en eux, nulle agitation. Quoi qu'ils fassent, ils le font comme il faut, comme on doit le faire, sagement, posément, avec nombre, poids et mesure ; et ils le font généralement bien. En cela, semblables ou "analogues" à Louis XIV lui-même, qui n'était pas une grande intelligence,

comme son aïeul Henri IV ; ni un grand cœur ; ni même, à vrai dire, une héroïque volonté, comme Guillaume d'Orange ; mais qui n'en demeure pas moins un grand roi dans l'histoire, pour la conscience à la fois très délicate et très ferme qu'il a eue des obligations de son métier de roi ; pour le souci qu'il a gardé jusqu'à son dernier jour d'en remplir les fonctions avec exactitude ; pour la ponctualité dont il y a fait preuve ; pour l'air enfin de noblesse et de dignité dont il a comme revêtu l'idée même de la royauté. Ne dédaignons pas de tels hommes ! Ce sont des hommes comme il en faut, parcequ'en effet ils sont le support ou le fondement de la stabilité sociale ; et pour ce seul motif, quand nous les recontrons, saluons-les ; et quand nous n'en avons pas, souhaitons-en ! Il n'y aura jamais trop de Bourdaloue ni de Boileau. Mais n'oublions pas aussi, que d'autres hommes sont plus rares, seuls en leur temps de leur espèce, uniques même parfois en leur genre, qui ne tiennent de leurs contemporains, qui n'appartiennent à leur siècle que par les moindres de leurs qualités, expression d'eux-mêmes avant de l'être de l'esprit de leur époque, tels enfin qu'on n'en verra pas reparaître de sitôt les semblables ; et ce sont, au dix-septième, siècle les La Fontaine et les Molière, mais ce sont surtout un Racine, un Pascal, un Bossuet.

Et voici, messieurs, une autre et nouvelle confirmation de ce que nous avons dit des caractères de l'éloquence de Bossuet. Quand, en 1772, les bénédictins des Blancs-Manteaux publièrent pour la première fois le recueil de ses *Sermons*, la critique du dix-huitième siècle, La Harpe en tête, ne craignit pas de déclarer Bossuet "médiocre dans le sermon" ; et quelques voix protestèrent bien ; mais pour qu'on rendit enfin justice à l'incomparable orateur, il fallut attendre que nos romantiques, ayant rétabli l'imagination et la sensibilité dans leurs droits, nous eussions ainsi comme retrouvé les titres longtemps oubliés du lyrisme. Je n'ai pas besoin là-dessus de vous faire voir qu'autant il y a de *lyrisme* dans l'éloquence de Bossuet, autant y a-t-il d'*éloquence* dans le lyrisme d'un Lamartine, d'un Hugo, d'un Musset même ; et je dirais volontiers que si Bossuet a été le grand lyrique du dix-septième siècle, l'auteur de l'*Espoir en Dieu*, l'auteur de la *Prière pour tous*, l'auteur de l'*Immortalité* sont et de

(1) "Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'est point, comme se le persuadent les ignorants, une pensée que personne n'a jamais eue ni dû avoir. C'est, au contraire, une pensée qui a dû venir à tout le monde et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer." — BOILEAU, *Préface de 1701*.

meureront les vrais "sermonnaires" du nôtre (1). Mais, en m'en tenant à Bossuet, de même qu'en son temps sa réputation d'orateur a souffert d'une espèce de défiance instinctive du dix-septième siècle pour tout ce qui tendait au lyrisme, de même nous l'avons vu profiter en nos jours de la faveur de nos poètes ; et les raisons que les contemporains de Louis XIV avaient eues de lui préférer Bourdaloue dans la chaire sont précisément celles qui le doivent mettre sans comparaison—et je crois que je puis dire désormais sans discussion possible—au-dessus de tous les orateurs.

J'espère, mesdames et messieurs, que ce jugement, qui est le nôtre, sera aussi celui du siècle qui vient ; je l'espère et je le souhaite, pour beaucoup de raisons, que je ne saurais toutes vous donner, mais dont je ne puis me dispenser de vous indiquer deux ou trois.

C'est d'abord que personne, en son temps, ni du nôtre, n'ayant écrit avec plus de justesse, avec plus de précision, avec plus de force, ou avec plus d'éclat,—et ce ne sont là que les qualités les plus apparentes ou les plus extérieures du style de Bossuet,—personne donc n'a traité comme lui la langue française ni n'en a tiré de plus admirables effets. C'est qu'en second lieu jamais orateur n'a plus sincèrement dédaigné les artifices de la rhétorique, et,—sans affecter d'ailleurs une rudesse ou une familiarité qui n'auraient peut-être été qu'une manière de recherche moins franche ou plus subtile,—jamais écrivain ne s'est rendu moins esclave de la superstition de la forme. "Les chrétiens délicats qui, ne connaissant pas le croix du Sauveur, qui est le grand mystère de son royaume, cherchent partout ce qui les flatte et ce qui les délecte, même dans le temple de Dieu, s'imaginent être innocens de désirer dans les chaires les discours qui plaisent, et énervent par ce moyen toute l'efficace de l'Évangile." Mais Bossuet se fût cru coupable et vraiment indigne de la chaire s'il eût eu la tentation seulement de sacrifier à cette "délicatesse." Je vous ai fait observer, mesdames et messieurs, que pas une fois en plus d'un demi-siècle, la vanité littéraire n'avait mis en mouvement sa parole ou sa plume ; et que, de quarante volumes que nous avons de lui, vous n'en trouverez pas un, vous n'y trouverez pas une

page qu'on puisse dire qu'il ait écrite en songeant aux intérêts de son amour-propre. Fénelon a écrit son *Télémaque* et Pascal son *Histoire de la roulette* : mais je ne connais pas un écrit de Bossuet qui ne soit d'abord un acte, et la beauté littéraire ne s'y rencontre que de surcroît. N'est-ce pas une grande leçon ? et si quelques artistes, quelques stylistes ont essayé de faire de l'art un divertissement de mandarins, n'est-il pas instructif de voir que, de tous nos grands écrivains, le plus grand soit celui qui s'est le moins soucie d'en acquérir la réputation ? Bossuet ne s'est préoccupé que d'agir. L'action, et encore l'action ! Et quel exemple que le sien si vous ne nommez pas,—en dépit de cette préoccupation ou peut-être en raison de cette préoccupation même,—si vous ne découvrirez pas dans l'histoire entière de notre littérature un "artiste" ou un "styliste" qui ne lui doive céder !

N'ajouterai-je pas en dernier lieu qu'autant qu'à la littérature il a fait honneur à l'esprit français ? Lorsque les étrangers cherchent parmi nos grands écrivains le vrai représentant de l'esprit français, l'homme qui résumerait symboliquement pour eux les qualités—ou les défauts—de la race, qui serait à leurs yeux ce que Dante est aux nôtres, ou Shakespeare, ou Goethe, c'est Molière, quelquefois, qu'ils nomment, et le plus souvent c'est Voltaire. Mais ils oublient Bossuet, qui, pour s'opposer à Voltaire de toutes les manières, n'en a pas moins été, n'en demeure pas moins le représentant de ce qu'il y a peut-être de meilleur en nous. Avec deux ou trois autres, Corneille, par exemple, et Pascal, Bossuet est de ceux qui témoignent dans l'histoire que l'esprit français n'est pas toujours incapable de sérieux ou d'élévation, et que nous avons été, que nous pouvons être autre chose au besoin que les "amuseurs" de l'Europe. Et c'est pourquoi, mesdames et messieurs, vous l'avez peut-être remarqué, toutes les fois que l'esprit français incline dans le sens de ses défauts, alors, oui, c'est du côté de Voltaire et de Molière qu'il penche, mais l'équilibre se rétablit, et l'âme française, heureusement, se hausse toutes les fois que,—sans partager pour cela des idées qui ne sont plus les nôtres, et que nous pouvons d'ailleurs passionnément discuter,—elle se laisse emporter dans les régions plus sereines et plus pures où continue de planer le génie de Bossuet.

Ferdinand Brunetière.

(1) On remarquera que là même est l'un des reproches que leur font les jeunes poètes ; et c'est aussi celui que Jaine ne laissait pas échapper une occasion de leur adresser. Ils sont trop *oratoires* !

Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

(SUITE.)

Dans le cas particulier dont il s'agit, je me hâte, ma chère enfant, de vous prévenir que vous ne pouvez donner suite au projet charmant qui a pris naissance dans l'esprit inventif de madame D. Elle veut aller avec vous, en domino, au bal de l'Opéra, y attirer M. de Guymont, en employant son mari, et s'amuser de son étonnement en se voyant si bien *intrigué*. Je me porte garante de l'étonnement qu'il éprouverait en une semblable aventure; mais je vous affirme en même temps que sa peine surpasserait sa surprise. Voyez si j'ai eu raison de trembler en lisant votre lettre! Cette personne, que vous connaissez à peine, a déjà eu assez d'influence sur vous pour vous décider à avoir un secret vis-à-vis de votre mari. Elle a su vous inspirer le désir d'aller vous mêler à cette foule inconnue et à faire cent mensonges pour vous rendre à ce bal que vous ne devez connaître que de nom! Hélène, prenez garde; cette pente est dangereuse, quoi qu'on puisse vous dire à ce sujet, souvenez-vous que vous ne pouvez jamais faire à votre mari un mensonge qui soit *innocent*, et qu'un mystère quelconque peut entraîner mille conséquences fâcheuses que vous ne pouvez prévoir d'avance. Lors même que vous seriez assez heureuse pour les éviter, pensez-vous qu'il ne soit pas infiniment dangereux de vous familiariser avec des habitudes de *cachotteries*, avec des détours qui peu à peu ternissent la conscience et lui enlèvent sa pureté? Le monde ne se trompe pas aussi souvent qu'on le prétend dans les jugements sommaires qu'il porte: une seule action du genre de celle que madame D. vous conseille suffit pour faire perdre cette *fleur* de considération, si je puis m'exprimer ainsi, qui préserve toutes les actions d'une femme contre les mauvaises interprétations et donne à son existence cet éclat doux et puissant qui appartient à la franchise du caractère et au sentiment net et défini des devoirs qui lui incombent. Le passe-temps proposé par madame D. a pour moindre défaut celui de dénoter la frivolité de l'esprit et de l'existence: vous voyez que le plaisir que vous en retireriez ne saurait balancer les inconvénients qui en seraient la conséquence; vous voyez que le monde aurait raison de blâmer tout au moins cette frivolité chez des femmes qui doivent avoir un

autre but que celui de s'amuser. Je souhaite vivement, ma chère enfant, que vous brigüiez une autre réputation que celle d'être une femme *amusante*; on s'amuse en effet avec certaines femmes, on s'amuse d'elles surtout plus souvent qu'elles ne le pensent: on ne les estime pas, et elles inspirent une méfiance et une inquiétude justifiées par leurs habitudes moqueuses.

Je vous connais assez pour ne pas insister davantage; je sais que ma prière suffira, et que vous abandonnez sans retour ce projet qui m'a si fort troublée que je ne puis consacrer aujourd'hui à Aline le paragraphe que je lui destinais.

A bientôt.

IX.

Je suis ravie, ma chère enfant, de la confiance que je dois à votre affection; cette confiance vous commande, me dites-vous, la plus parfaite soumission envers moi; or, comme je n'ai plus la moindre autorité à revendiquer sur vous, il est bien certain que je dois attribuer votre docilité uniquement à l'amitié que vous me conservez. Mais il ne faut point dépasser les limites que je vous ai indiquées; il ne faut pas que votre zèle juvénile vous entraîne à prendre des décisions incompatibles avec la dignité, et peut-être aussi la prudence; en un mot, il ne faut pas, après avoir été trop vite et trop loin dans vos rapports avec madame D., revenir trop brusquement sur vos pas, et provoquer une rupture; je ne sais rien de plus funeste au repos et à la considération que les ruptures éclatantes, et en certaines occasions ces ruptures sont tout à fait inconciliables avec la prudence qui doit régler toutes nos actions: il est toujours humiliant d'avoir manqué de discernement au point de se lier intimement avec des personnes dont le caractère offre peu de garantie, et lors même que l'on n'aurait personnellement aucun tort à se reprocher envers elles, on aurait toujours vis-à-vis du monde le tort d'avoir manqué de clairvoyance ou de délicatesse, en établissant des rapports dont l'estime était exclue. Il est impossible, en effet, qu'une rupture ait lieu entre personnes également sensées et honorables, car il faut des raisons graves pour motiver une semblable détermination, qui, au contraire, est

prise fort légèrement par des caractères peu estimables ; on s'accuse mutuellement, on s'injurie, puis on se revoit, on s'attendrit, on s'embrasse, et une réconciliation vient constater que de part et d'autre on a eu à la fois tort et raison ; car, si l'on a raison de se réconcilier, on a eu tort de se brouiller ; tandis que si la rupture, au contraire, était fondée, la réconciliation est une injure au bon sens et aux principes d'honneur qui doivent régler notre conduite. Par conséquent, ma chère Hélène, il faut, dans le cours de votre existence, éviter soigneusement toute rupture ; mais si des motifs graves vous déterminent jamais à prendre une décision de cette nature, elle doit être irrévocable.

Dans le cas particulier dont il s'agit, vous commettriez une injustice ou bien une imprudence. Madame D... peut être dépourvue des qualités d'esprit et de cœur que je souhaite à la femme que vous choisirez pour amie, sans pour cela mériter d'être rayée du nombre des personnes que vous recevez ; et si elle le méritait, ce qu'à Dieu ne plaise !... il serait dangereux d'exciter son ressentiment ; vos rapports avec elle ne doivent pas cesser brusquement, ni surtout cesser par le fait de votre volonté. La vie de Paris a cela de commode qu'elle permet de dénouer, et n'oblige jamais à rompre. On peut graduer l'intervalle que l'on met entre ses visites, les rendre toujours plus rares, et arriver ainsi sans secousse au but qu'il serait dangereux de vouloir atteindre immédiatement. J'ai répété plusieurs fois le mot *danger* ; ce n'est pas par suite d'une inquiétude déraisonnable que j'ai employé ce mot ; j'ai été témoin, dans le cours de mon existence, de plusieurs faits qui m'ont prouvé que le ressentiment d'une femme violente et peu scrupuleuse peut avoir les conséquences les plus fâcheuses. Vous ne savez pas encore, ma chère enfant (et j'espère bien que votre expérience à ce sujet ne sera jamais personnelle) ; vous ne savez pas à quelles extrémités peut se porter une femme chez laquelle l'amour-propre, la vanité, l'envie font taire la conscience.

Em. Raymond.

(A SUIVRE.)

F. JÉHIN PRUME.

Encore un bon mot d'encouragement cette fois de la part du Grand Prume, violoniste du Roi des Belges, dont tout le monde connaît le talent :

MONTRÉAL, 19 Mars 1894.

M. L. E. N. PRATTE,

Montréal.

CHER MONSIEUR PRATTE,

C'est avec un grand plaisir que je vous adresse toutes mes félicitations pour vos nouveaux pianos qui peuvent certainement prendre place parmi les instruments des facteurs les plus en renom.

Vos pianos se distinguent autant par la délicatesse du toucher que par la rondeur du son. L'égalité et la précision du mécanisme sont admirables.

Je me ferai un plaisir de les recommander à tous ceux qui désireront entrer en possession d'un instrument parfait sous tous les rapports.

Bien à vous.

F. JEHIN PRUME.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicié.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE.



Poitrine parfaite,
par les **Poudres**
+ + **Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

— AGENT DE LA MAISON —

. **A. DENAEYER & CIE.,** Bruxelles, Belgique.

ELIXIR DENAEYER

Le tonique le plus énergique dans les maladies de . . .

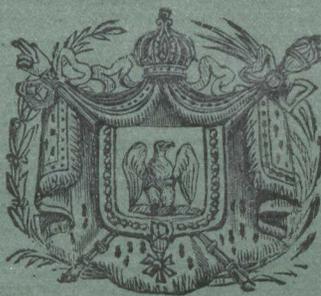


**Poitrine, de l'Estomac,
des Intestins, l'Anémie,
la Convalescence,**

La seule préparation de fer parfaitement assimilable.

En vente dans toutes les Pharmacies.

DEPOT PRINCIPAL : Pharmacie BERNARD.



Plus de
Cheveux
Gris.

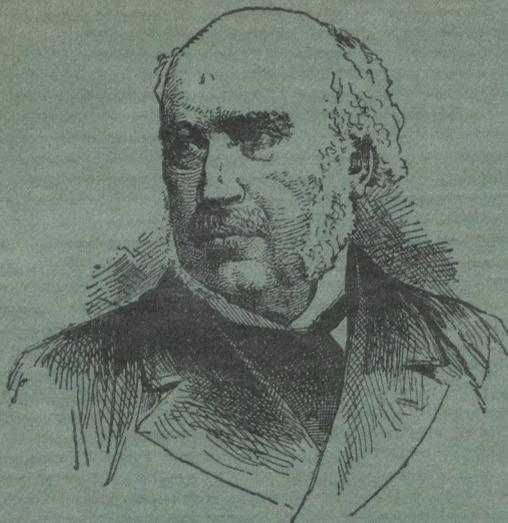
LA CHEVELURE est la marque distinctive et caractéristique des différentes races humaines, sa beauté est plus ou moins luxuriante en raison de la civilisation des peuples.

UNE BELLE CHEVELURE est aussi le plus attrayant ornement de la femme.

Il faut beaucoup de soins et d'attentions pour conserver aux cheveux leur beauté, leur couleur et en prévenir la chute prématurée ; vous obtiendrez ce résultat en vous servant du

RENOVATEUR
PARISIEN DE **LUBY**

Rien n'égale cette scientifique préparation contre la chute des cheveux et pour leur rendre leur couleur naturelle. C'est aussi un article de toilette indispensable.



JULES SIMON.

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, d'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates.

Vendu chez tous les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins.

Pour Circulaires descriptives, etc., adressez :

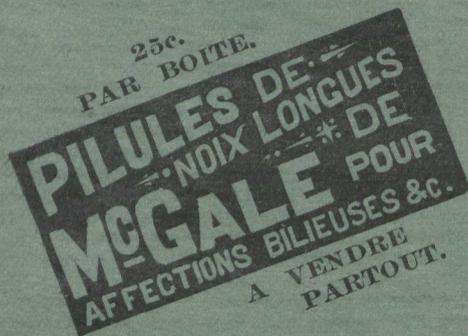
LAWRENCE A. WILSON & CIE

Seuls Agents au Canada pour Mariani & Cie., de Paris, et le Champagne Gold Lack Sec.

28 et 30 rue de l'Hopital - MONTREAL

Je remercie M. Mariani au nom de nos orphelins du sauvetage de l'enfance.

JULES SIMON.



Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.



RIEN NE SURPASSE

Le Savon "SUNLIGHT"

IL EVITE

Le Fouillage, Les Durs Frottements,
Les Douleurs dans le Dos, Les
Mains Endolories.

Ne Faites pas un autre lavage sans essayer le Savon SUNLIGHT

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.
DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC
FRANK MAGOR & CIE.,
MONTREAL.

ARGHAMBault

Photographie Artistique

1662 Rue NOTRE-DAME,

MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

Tout à fait différent du procédé allemand.
Il ne contient aucun alkali ou autre matière chimique
dans sa préparation.



LE
COCOA
DE
W. BAKER & CIE

est absolument pur et soluble.

Il a trois fois la force des cocoas mêlés avec la farine
de maïs, *arrowroot*, ou sucre, et est par là même plus
économique, coûtant moins qu'un sou la tasse.

Il est délicieux, nourrissant et facilement digestif.

En vente dans toutes les épicieries.

Walter Baker & Cie., - Dorchester, Mass.

MARCHANDISES DE PRINTEMPS

N'attendez pas au dernier moment avant de vous déci-
der sur l'achat d'un costume pour . . .

La Saison du Printemps.

Venez dès maintenant, vous trouverez un assortiment plus varié, et nous
vous aiderons de notre expérience pour faire votre choix.

VENEZ ET VOUS SEREZ CONVAINCUES

Qu'un costume fait par un tailleur d'expérience est beaucoup plus
chic et pas plus coûteux qu'une robe ordinaire.

L. G. de TONNANCOUR, TAILLEUR POUR DAMES,
8 Cote St. Lambert, Montréal.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU

1637 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Voulez-vous, Mesdames avoir un Piano coquet, qui sera en même temps l'ornement de votre Salon et le meilleur ami à vos moments de loisirs? Allez à l'adresse ci-dessus.

La maison LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU tient toujours en magasin les

MEILLEURS PIANOS AMERICAINS ET CANADIENS

dont la sonorité ne laisse rien à désirer et dont les boîtes sont faites avec les bois les plus riches. On y trouvera toujours les pianos des célèbres fabriques suivantes à des prix et à des termes les plus satisfaisants.

Hardman,
Peck & Co.

Wormwith.

Pianos d'occasion

RÉPARATIONS.



The Gerhard,
Heintzman Co.

Mendelssohn.

ORGUES.

PIANOS ACCORDÉS.

Une visite sollicitée avant d'aller ailleurs.

TELEPHONE 1297